SIXIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

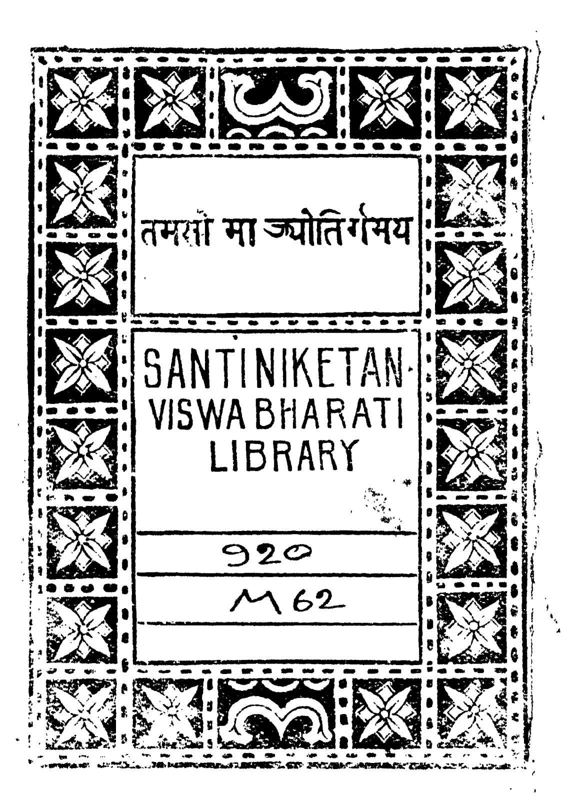
E FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

— *jours heureux*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

les Milliet



तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
920
M62

V. — *jours heureux*

1860-1862

I

1860-1862

ALIX PAYEN

MARIAGE D'ALIX. — SÉJOUR A PARIS. — UN CADRE EN FILIGRANE. — « GAËTANA ». — « LE FILS DE GIBOYER ». — VOYAGE A GENÈVE. — « FOL AMOUR », DRAME DE FÉLIX MILLIET.

I

1860-1862

ALIX PAYEN

Mariage d'Alix. — Séjour à Paris. — Un cadre en filigrane. — « Gaëtana ». — « Le Fils de Giboyer ». — Voyage à Genève. — « Fol Amour », drame de Félix Milliet.

Dans ce chapitre on ne trouvera le récit d'aucun fait historique bien important. Cette jeune femme dont les simples lettres nous laissent voir les plus intimes pensées, peut-être le lecteur la suivra-t-il avec plus d'intérêt, lorsque bientôt il la retrouvera mêlée à de tragiques événements.

1

Déjà lors de notre premier séjour à Genève, M. Milliet s'était lié d'amitié avec M. Reynaud, horloger-bijoutier. (1)

(1) Il lui confia d'assez grosses sommes qui se trouvèrent bien compromises, quand son ami vint à mourir. M. Reynaud était un très honnête homme et un excellent commerçant; sa loyauté dans les affaires et la distinction de ses manières étaient très appréciées par les Anglais, ses clients, mais sa veuve fut, je crois, victime de liquidateurs peu consciencieux.

Tous les dimanches les deux familles se réunissaient pour faire de charmantes promenades dans le beau pays qui de toutes parts environne la ville. Les Reynaud habitaient aux Pâquis, faubourg de Genève, dans la même maison que mon ami Nicole. Lors de la guerre de l'indépendance italienne, Émile, fils de M. Reynaud, s'engagea comme mon frère dans l'armée de Garibaldi.

En 1860, Suzanne Reynaud, l'amie d'enfance d'Alix, épousa M. Glatou, habile dessinateur en bijouterie, et vint habiter Paris. Les deux jeunes filles regrettaient de se trouver ainsi séparées. M. Glatou eut alors l'idée d'amener à Genève son jeune ami, Henri Payen, fils d'un fabricant pour lequel il travaillait. Il voulait lui faire connaître cette petite Alix, si charmante et si spirituelle, dont Suzanne ne se lassait pas de faire l'éloge.

Henri Payen était un fort et beau garçon brun, à l'abondante chevelure de ce noir intense, à reflets bleuâtres, qu'on a coutume de comparer à l'aile du corbeau. Ses traits réguliers, enveloppés d'une peau mate et d'un seul ton, offraient ces plans simples, sur lesquels la lumière s'étale largement, et qui donnent tant de grandeur aux beaux portraits du Titien. Ses yeux très doux, sa physionomie calme exprimaient la bonté.

Alix, toute petite, vive, aimable, gaie, moqueuse, avait, à défaut d'une grande beauté, le charme de ses dix-huit ans. Les jeunes gens se rencontrèrent, se plurent réciproquement, et les fiançailles furent conclues. De part et d'autre on désira ne pas les prolonger aussi longtemps qu'il est d'usage en Suisse, et le mariage fut fixé à l'année suivante.

M. Milliet célébra cet événement sur l'album d'Alix.

CINQ FÉVRIER 1860

Je me l'étais promis, je ne voulais écrire
Sur ton gentil album rien que des vers joyeux;
Chacun d'eux devait faire éclore ton sourire
Et d'un éclair charmant illuminer tes yeux.

Et cependant, hélas! voilà que je soupire!
C'est le jour du départ, c'est l'heure des adieux!
C'est l'instant où l'on pleure, où le cœur se déchire.
Ton frère bien-aimé s'en va sous d'autres cieux.

Vous quittez tour à tour le doux nid de famille,
O nos oiseaux chéris! le fils... et puis la fille...
Tristes, nous vous suivons avec les yeux du cœur.

Oh! que le ciel mesure à ton aile l'orage.
L'un est parti déjà pour un lointain voyage;
Toi, là-bas, pense à nous, même dans le bonheur! (1)

M. Milliet, atteint d'une maladie sans gravité, fut envoyé aux eaux de Saint-Gervais par le docteur Mayor, l'un des plus renommés parmi les excellents médecins de Genève. Le malade regrettait la vie de famille, et le temps lui paraissait bien long. Selon son habitude, c'est dans un sonnet qu'il exhala son ennui :

A Saint-Gervais-les-Bains, j'en donne ma parole,
On s'embête souvent d'une atroce façon;
Surtout lorsque la pluie en fait, sans hyperbole,
Un marécage affreux, une humide prison.

Je plains de tout mon cœur le martyr bénévole
Qui, de maux très légers cherchant la guérison,
S'en vient aveuglément s'enfermer dans la geôle
Qu'il appelle sa chambre, et moi, son cabanon.

(1) L'avenir ne devait pas réaliser ce vœu. Le bonheur de la jeune femme fut de bien courte durée.

Adieu, séjour vanté! Sans peine on te délaisse;
Ton hôtel-hôpital suinte la tristesse;
On y respire un air plein de fades sueurs.

La femme y jette en vain les parfums de sa grâce,
Cet arome divin, blanc nuage, s'efface
Et se perd, englobé dans d'immondes vapeurs.

Par un jour de pluie, juillet 1861.

Alix à son père (aux bains de Saint-Gervais)

... Nous avons commencé, Suzanne et moi, nos leçons de chant avec M. Servais, un vieux monsieur, le plus original qu'on puisse imaginer. Il a l'air très bon et je crois que dès la seconde leçon nous n'aurons plus peur. Il nous a fait prendre un miroir pendant que nous chantions, afin de voir quand nous n'ouvrons pas la bouche suffisamment. Ensuite, comme ma langue se retroussait toujours, il me l'a fait renfoncer avec une petite cuillère. Il regardait dans ma bouche pour voir la manière dont je plaçais cette malheureuse langue, quand tout à coup je vois Suzanne étouffer de rire. C'est que nous venions de sucer un bâton de réglisse et que j'avais la langue toute noire. Il a dû croire que j'avais le choléra. Selon mon professeur, j'ai de l'oreille et une toute petite voix, mais qui peut devenir agréable pour chanter dans un salon. Ce M. Servais enseigne très bien, il y met du feu et donne des leçons d'une demi-heure plus longues qu'il ne le doit. Il bégaye, mais cela ne s'aperçoit pas quand il chante.

Maman fait (pour mon trousseau) des emplettes magnifiques; tu auras beaucoup de choses à voir à ton retour. Je souhaite que ce soit bientôt, car, moi qui vais te quitter, je voudrais ne perdre mon père chéri que le moins possible jusque là. Comme tu ne t'amuses guère, je suis bien sûre que tu nous reviendras aussitôt que le médecin te le permettra.

Nous avons annoncé mon mariage à madame Hanauer, qui nous a débité de petites phrases remplies d'étonne-

ment et de sagesse. C'est de l'air le plus gracieux du monde qu'elle me disait des choses aussi agréables que celles-ci : « Votre bon temps est passé. Les soucis vont commencer, etc... » De là, nous sommes allées chez Fanny, qui savait déjà la nouvelle. Elle a dit être très contente, mais elle avait un peu l'air d'envier mon sort, et répétait que j'étais bien jeune.

Peu de temps avant le mariage d'Alix, mon père écrivit de nouveaux vers sur son album :

A MA FILLE ALIX

Hélas, comme le temps fuit d'une aile rapide !
N'était-ce pas hier qu'elle était tout enfant,
Et que sa mère et moi suivions d'un œil avide
L'essor et les progrès de son pas chancelant ?

N'était-ce pas hier que, fillette candide,
Sur mes genoux assise et jouant ou rêvant,
Elle me regardait de son œil bleu, limpide,
Et faisait rayonner son sourire charmant ?

Mon Dieu ! Quel changement, quelle métamorphose !
Le mois de mai sourit et la fleur est éclose ;
L'oiseau quitte son nid pour voler au buisson.

Aujourd'hui jeune fille, et demain jeune femme...
Je la verrai partir ! On lui dira : Madame !
Oh, le triste moment ! Quel vide en la maison !

18 mai 1861.

2

Une jeune fille élevée dans un milieu littéraire et artistique va se trouver transplantée chez des fabricants de bijouterie, dont les occupations et les préoccupations sont uniquement celles de leur industrie et de leur

négoce. Elle est triste, et ses lettres expriment naïvement ses regrets. Éloignée des parents qu'elle aimait, elle trouve pour les remplacer l'affection profonde d'un mari excellent qui l'adore, et pourtant elle sent un grand vide autour d'elle, elle est prise d'une sorte de nostalgie de la famille.

A Paris, Alix retrouva sa chère Suzanne, mais dans sa nouvelle famille allait commencer pour elle une vie toute différente de celle qu'elle avait menée jusque là.

Henri Payen, d'abord associé à son père, désira s'établir à son compte pour avoir plus de liberté. Bien jeune encore, il ne possédait peut-être pas les qualités nécessaires pour être le chef d'une importante fabrique. Excellent ouvrier et compositeur habile en bijouterie, il n'était pas administrateur.

Alix à sa mère

Octobre 61.

... Nous passons, Henri et moi, nos soirées bien gentiment tous les deux au coin du feu, à lire et à travailler en buvant notre thé. Nous sommes si bien dans notre petite chambre chaude! Nous lisons *Les Misérables;* je suis contente d'avoir enfin le dernier volume. Connais-tu le nouveau livre de Michelet, *La Sorcière?* M. Glatou doit nous le prêter bientôt. On en parle beaucoup et c'est affiché partout. Nous avons commencé, avec Suzanne et son mari, une petite bourse de jeu, pour aller tous quatre voir le bal de l'Opéra cet hiver.

Henri a eu avec ses parents une grande explication à laquelle je n'ai pas assisté. Ils nous accusaient de faire des cérémonies avec eux! Je crois que nous aurions pu leur renvoyer cette accusation. Enfin, il y a eu raccommodement complet, serrements de mains, embrassade. Tu ne peux pas t'imaginer toutes les gâteries de tante Rosalie; depuis quinze jours, tous les matins, elle m'a apporté mon déjeuner

dans mon lit. J'ai eu beau me récrier, comme au fond cela ne m'était pas désagréable, j'ai fini par me laisser faire.

On a retardé l'inauguration du boulevard, parce que, dit-on, il y avait un complot contre l'Empereur. Les bombes étaient cachées près de la fontaine qu'on vient de construire. Ce serait encore, à ce qu'il paraît, des Italiens.

Alix à sa mère

14 novembre 61.

Sois tranquille, ma Bonti, je travaillerai mon anglais, mon allemand et mon italien. Je crois que je vais aussi commencer bientôt le piano. J'aimerais autant attendre un peu, car pour le moment nous ne roulons pas sur l'or. Pourtant nous avons placé une partie de ma dot chez M. Payen, et Henri s'occupe de placer le reste. N'est-ce pas singulier d'avoir tant d'argent et de n'avoir pas le sou? J'ai reçu le manteau de soie dont tu me fais cadeau. Hier j'ai travaillé au magasin. Tant qu'il ne s'agit pas de grands calculs, cela va bien. Par moments, je me sens des besoins d'embrasser mon père chéri et toi, ma Bonti. Comme je me dédommagerai au printemps! Le jour de l'an prochain sera le premier que je ne passerai pas avec vous. J'aimais tant à voir les tables couvertes de serviettes, et la joie de mon Louison, le matin, en découvrant toutes ces belles choses! Cette année je n'y serai pas. Vous penserez à moi ce jour-là et vous m'écrirez.

30 novembre 61.

Rassure-toi, ma Bonti, ta fille n'est pas malade. Pour triste, c'est autre chose. Il me revient bien souvent de si doux souvenirs de notre ancienne vie de famille que je ne peux pas m'empêcher de pleurer un peu. Nous étions si bien, toi à travailler dans ton fauteuil, moi à écrire devant mon petit bureau! Ne crois pas pourtant, chère mère, que je ne sois pas parfaitement heureuse, sauf notre séparation. Henri est toujours meilleur, et quand j'ai envie de pleurer et de parler de vous, c'est vers lui que je vais.

Comme tu dois être contente d'avoir mon oncle auprès

de toi. Je le tourmenterai tant, qu'il finira bien par nous raconter ses voyages; cela doit être bien intéressant. Louise doit-elle être contente d'avoir une tortue vivante! Mon oncle a sans doute trouvé sa petite nièce bien drôle et bien amusante. Tu me raconteras l'effet produit sur Chiffon par l'apparition de l'uniforme. Elle aura probablement poussé ses petits cris d'oiseau qui sont si gentils. Cherches-tu pour elle une autre école? Pauvre Chiffon, que je faisais pleurer pour apprendre ses mots! J'aurai longtemps cela sur la conscience. Une si bonne petite fille, qui comprenait si vite! Et je trouvais encore à redire! Quand la nombreuse famille d'Henri sera venue, je ne serai pas si sévère.

Henri Payen à madame Milliet

30 novembre 61.

... Nous n'avons pas encore commencé à faire des économies et ce mois-ci nous pouvons encore nous permettre quelques extravagances. Alix vous raconte notre petit bal, seulement elle est modeste, et je vous assure qu'il n'y avait qu'une petite femme vraiment gentille et c'était la mienne. De temps en temps, elle pense à Genève, et la tristesse paraît sur sa bonne figure, mais je fais mon possible pour que cela s'efface et j'y parviens un peu. Je crois, chère mère, qu'il est impossible à un homme d'être plus heureux que moi.

Alix à sa mère

9 décembre 61.

... Nous n'étions pas encore allés au spectacle. Samedi dernier on nous apporte deux billets pour *Haydée*. Tu comprends si j'ai été contente! J'ai donc entendu Roger, qui chante admirablement, mais en faisant beaucoup trop de grimaces; et j'ai vu son bras de bois qui, à dire vrai, m'a causé autant d'admiration que sa voix. C'est un chef-d'œuvre que ce bras; il remue jusqu'aux doigts, il prend, il tient avec cette main; je crois que si je n'avais rien su, je ne me serais pas même aperçue d'un peu de raideur.

M. Payen t'a beaucoup exagéré mes talents commerciaux. J'ai seulement prêté mes oreilles pour essayer des boucles; on m'a enfoncé là-dedans des tiges grosses comme le petit doigt; j'en ai eu les oreilles cramoisies pendant le reste de la journée. Enfin *nous* avons fait quelques affaires et *nous* ne sommes pas trop mécontents pour l'instant. Henri travaille toujours au fameux cadre en filigrane pour l'exposition de Londres.

Madame Milliet à sa fille

10 décembre 61.

Paul est de nouveau dans la plus grande agitation. C'est bientôt la fête de l'Escalade et la Société de Belles-Lettres donne un banquet. Ils vont jouer *La Sœur de Jocrisse*. Doret fait Jocrisse; Fick, pour faire de l'opposition, trouvait la pièce immorale, mais on l'a laissé dire. Ce qui les préoccupe, c'est qu'ils ont lancé de nombreuses invitations, persuadés que beaucoup de personnes n'accepteraient pas, mais, désespoir! tout le monde accepte. Bétant, Decrue, tous leurs anciens ennemis! Cela les ruinerait, s'ils ne l'étaient pas déjà. Le repas est à 4 fr. 50 par tête! Enfin, après une orageuse discussion, voici tout ce qu'on a trouvé pour se tirer d'affaire : il a été résolu que le trésorier s'appellerait désormais caissier, attendu que le trésor est un mirage et que la caisse vide existe seule...

... Prends donc un peu d'aplomb, chère enfant, tu vas avoir 20 ans, tu n'es plus une petite fille; il ne faut pas toujours douter de toi comme tu le fais. C'est ta mère qui te le dit, tu as de l'intelligence, des moyens, mais si tu crois toujours n'être qu'une petite sotte, tu finiras par le faire croire aux autres. Commence par t'apprécier, et les autres t'apprécieront. Je suis sûre que ton bon Henri est de mon avis; embrasse-le pour moi.

Paul arrive avec une figure longue comme le bras. 17 professeurs acceptent l'invitation au banquet! Ce qu'il y a de pire, c'est que, lorsqu'ils ne venaient pas, ils envoyaient quelques bouteilles de bon vin, comme dédommagement; mais venant eux-mêmes, ils n'envoient rien.

Paul à Alix

19 décembre 61.

Chère sœur,

... M. Lugardon me fait faire un dessin par séance, espérant que je prendrai un peu plus de facilité. J'en ai grand besoin. Je donne si peu de temps au dessin! Quand j'aurai mon baccalauréat, ce sera différent. Comme je voudrais en être débarrassé! On me conseille d'aller passer quelque temps à Paris pour une préparation spéciale, et l'idée de te revoir me réjouit beaucoup. Puis, nous nous occuperons de notre retour définitif en France. Mon père aura des regrets, lorsqu'il faudra renoncer à ses habitudes et surtout à ses amis de Genève. Le déménagement lui fait peur... J'ai acheté un traité d'Harmonie, qui, par analogie, me servira beaucoup pour mon grand système des couleurs. Je n'ai pas encore commencé à l'étudier. (1) Notre chère Société de Belles-Lettres marche à merveille. Nous espérons que tu nous feras bâtir un local somptueux sur tes économies. Samedi dernier, nous avons donné notre grand repas de l'Escalade. Jamais il n'avait été si nombreux, ni si beau; nous étions plus de cent personnes; les Bellétriens de Lausanne et de Neufchâtel étaient venus en très grand nombre; les professeurs et les honoraires invités sont venus aussi presque tous, au grand détriment de notre caisse. Discours, toasts, chansons, chœurs de la section de chant, récitations comiques se sont succédé sans interruption. La *Symphonie enfantine* a été exécutée avec le plus grand succès par l'orchestre bellétrien. Rœhrich dirigeait...

MM. Bétant, Longchamp et Decrue étaient venus, et ce dernier nous a lu une très jolie chanson de Juste Olivier, sur l'air de la *Dame Blanche* et dont voici le refrain : « Prenez garde, le vieux professeur vous regarde! » Sa voix d'ogre eût fait peur aux petits enfants.

---

(1) La seule remarque utile que j'ai tirée de ces rapprochements, consiste dans l'emploi en peinture des dissonances et de leur résolution.

J'étais chargé du discours aux professeurs, et comme je ne suis pas orateur, je l'avais écrit, ce qui me permet de t'envoyer ce chef-d'œuvre académique, tout bourré de fines allusions :

« Messieurs,

« Je voudrais remercier messieurs les professeurs qui ont bien voulu oublier un instant des occupations plus graves, pour venir se mêler à notre jeunesse et à notre gaieté. Cette marque de bienveillance nous prouve une fois de plus que les vieux préjugés qui séparaient parfois le maître de l'élève n'existent point parmi nous. Entre celui qui a soif de savoir et celui qui est heureux de communiquer sa science, pourquoi y aurait-il désaccord? Pour nous, étudiants de cette Académie, où tant de professeurs illustres se sont succédé, et où l'instruction nous est offerte avec une supériorité si grande, le travail n'a rien d'aride, il devient attrayant. L'intérêt que vous portez à la science nous la fait aimer.

« Aussi, messieurs, soyez-en sûrs, nous vous sommes reconnaissants des peines que vous prenez chaque jour, pour mettre à notre portée des connaissances d'un si grand prix. Si parfois l'étudiant gémit de rester enfermé sur ses livres par un jour de beau temps, accusez-en la jeunesse et son besoin d'activité, soyez indulgents; les Sciences et les Lettres semblent s'unir pour vous y inviter. L'histoire ne dit-elle pas que, pour commander aux peuples, l'affection est plus forte que la violence. Les Sciences exactes elles-mêmes, malgré leurs lois inflexibles, savent bien que, dans certains systèmes, il est avec les faits des accommodements, et pour certaines hypothèses hardies, un peu de bonne volonté n'est pas toujours inutile. La philosophie s'élève vers les plus hautes régions de la pensée; comment s'inquiéterait-elle d'un léger tumulte produit, si bas au-dessous d'elle, par cet atome bavard qu'on nomme étudiant? Rappelez-vous, messieurs, que Caton lui-même se déridait parfois; souvenez-vous du bon Horace, et de ces pères indulgents dont Plaute aime à retracer le caractère. Rappelez-vous enfin les héros d'Homère que vous nous apprenez

à admirer, et estimez-vous heureux de ne les avoir pas pour disciples à notre place. Hector et Achille eussent fait sans doute de bien turbulents écoliers. Ils avaient du moins le bon esprit d'interrompre parfois leurs travaux glorieux, et de se délasser de leurs fatigues par de joyeuses libations. Imitons leur exemple, et que le vin couronne tous les verres! Buvons, messieurs, à la santé de nos professeurs, et remercions-les encore une fois de l'affection que nous témoigne leur présence parmi nous. Qu'ils vivent! »

Nous avons attendu le départ de M. Longchamp pour faire des discours en latin de cuisine; cela aurait assurément troublé sa digestion. Le tout nous revient à la modique somme de 562 francs! Nous sommes ruinés de fond en comble! Il faudra faire une contribution forcée.

J'espère que tu resteras toujours bellétrienne; quant à moi, je crois bien que je n'oublierai jamais les bons moments que j'ai passés dans cette Société.

Je viens d'être nommé correspondant de Neufchâtel, moi qui aime si peu à écrire. Heureusement notre correspondance n'est pas très active. Ce n'est pas comme la tienne; dans tes lettres de commerce il ne s'agit plus de faire des phrases. Il me semble que tu arriverais bien plus facilement à composer des dessins de bijoux, c'est la hardiesse seule qui te manque. Louise dessine presque tous les jours; je lui donne des conseils, mais elle trouve très bien tout ce qu'elle fait. Si tu voyais sa joie à l'approche du premier de l'an! Elle garde bien ses secrets, quoiqu'elle grille d'envie de les dire.

3

Alix à Paul

Décembre 61.

... La renommée a-t-elle porté jusqu'à Genève le bruit de la chute de *Gaëtana*, grand drame d'Edmond About? Je ne connais pas la pièce, mais tout le monde est outré. On n'a pas même laissé jouer pendant dix minutes. C'est, dit-on, une cabale catholique contre About qui est protestant. On

a été chez lui faire un charivari infernal; enfin les cabaleurs ont fort mal agi.

Comment va M. Lugardon? Le pauvre homme, je serais bien fâchée d'apprendre qu'il est toujours malade...

M. Payen t'a décidément en admiration. Son plus grand bonheur, dit-il, aurait été d'avoir un fils comme toi.

M. F. Milliet à sa fille Alix

Genève.

... Je te plains, ma chère fille, de n'avoir pour te renseigner que l'immense, l'imposant, l'officiel, l'impérial, mais peu véridique *Moniteur*... Pauvres Parisiens! On ne leur dit que ce qu'on veut qu'ils sachent, et ils tiennent les blagues de leurs journaux pour paroles d'Évangile! Cette exclamation me vient à l'occasion de la chute de *Gaëtana*. Comment ai-je le féroce courage de plaisanter, en face de la commisération dont ton bon cœur s'est trouvé saisi, lorsqu'a retenti dans Paris la fatale nouvelle de cette grande injustice : About est sifflé! Mais, ô ma fille, pardonne-moi! Ce qui t'a si péniblement affectée me fait rire. Oui, j'aurais fait chorus avec les étudiants (pas cléricaux) qui protestaient contre ce *protestant*. J'aurais mêlé mes sifflets aux leurs; que dis-je, j'aurais sifflé double, d'abord un peu parce que la pièce est détestable, et puis beaucoup parce que l'auteur est le commensal d'une Altesse, et même l'ami du Prince, à ce que dit la chronique...

Et moi aussi me voilà au bout de mon papier. Et le père, qui s'est amusé à faire un peu enrager sa fille, en souvenir des anciennes taquineries dont il était victime, n'a que le temps et l'espace nécessaires pour lui dire qu'il l'aime toujours.

F. M.

4

Lettre d'Alix

31 décembre 61.

Chers parents,

... Il y a deux ans nous étions tous quatre de bon matin auprès de vous, à vous embrasser, à jouir de la joie de

Louise; l'année dernière, il y en avait déjà un de moins, et cette année il n'en reste que deux. Pour savoir vraiment ce que c'est que l'absence, il faut l'avoir éprouvé. Pourquoi avez-vous toujours été si bons, si indulgents? Je vous regretterais moins. Si je n'ai pas toujours su vous exprimer toute mon affection, vous savez bien que c'est maladresse ou timidité seulement. Enfin, nous allons passer le jour de l'an avec Henri bien gentiment, j'en suis sûre. Il me répète souvent : Dans trois mois tu les verras. Quel bonheur, après une pareille séparation! Moi qui n'ai jamais souhaité vieillir, je voudrais bien maintenant avoir trois mois de plus. Quand je me rappelle la manière charmante dont nous fêtions le nouvel an, je me prends à désirer, comme Henri, une famille de douze enfants. Hélas, quand cela viendra-t-il?

Adieu, je me sens triste de vous quitter déjà; pensez bien à moi, je vous assure que je serai avec vous toute la journée. Je vous embrasse de toute mon âme et vous aime mille fois mieux qu'avant d'avoir été séparée de vous.

Je t'envoie, cher père, un dessin bien mal fait, je vois que j'ai beaucoup oublié. Tu as maintenant ton enfant gâtée qui bientôt te fera des merveilles...

Madame Milliet à sa fille Alix

Genève, 31 décembre 1861.

C'est la première fois que nous nous trouverons séparées le premier jour de l'an, aussi je ne le vois pas venir sans un certain serrement de cœur. Ah, si je pouvais avoir mes cinq enfants autour de moi, ce serait un bien beau jour! C'est égal, je suis moins triste que tu ne le penses peut-être, chère enfant; je te sais, je te sens heureuse et aimée, cela ne doit-il pas me suffire, ou du moins compenser un peu ma privation? Puis enfin nous avons l'avenir devant nous, et j'espère un jour réunir autour de nous tous nos enfants, sans compter les petits enfants que vous nous promettez!

Ce que je vous souhaite, chers enfants, c'est d'être tou-

jours l'un pour l'autre ce que vous avez été jusqu'à présent. Aimez-vous et soyez toujours bien unis, c'est le meilleur moyen d'être heureux, et de supporter l'adversité quand elle vient.

J'ai reçu une lettre de votre oncle qui est très enchanté de vous. Henri lui a fait une impression très favorable; il me dit que plus il le voit, plus il l'apprécie et le trouve bon garçon. La manière dont vous êtes ensemble lui a fait aussi très grand plaisir.

Paul à Alix

31 décembre 61.

Chère sœur,

Nous venons de recevoir votre inépuisable caisse, et tu te figures les cris de joie de Miss Gribouille ! Nous autres gens raisonnables, nous ne pouvions pas nous empêcher de dire : Mais ces enfants font des folies ! Ton dessin nous prouve que tu n'as rien oublié, mon père le montrera à M. Lugardon, qui ce matin encore me parlait de toi. Le pauvre homme est bien malade et garde le lit. Il te chargera d'aller de sa part chez M. Ingres, ce qui ne sera pas désagréable pour toi, et de lui demander une esquisse dont M. Lugardon lui a fait autrefois cadeau, et qu'il voudrait recopier.

... Je vous souhaite de faire beaucoup d'économies, il est temps d'y songer après toutes vos folies, dont je ne me plains pas du tout, je vous l'assure. Adieu, chère sœur, pense de temps en temps à ton grognon de frère.

PAUL

Louise, (âgée de 8 ans), à son frère Paul

Il y avait une fois une petite poupée qui était animée par un bon génie. Quand cette poupée était inspirée par le bon génie, elle faisait de très jolis dessins, de magnifiques histoires que tout le monde admirait. Un jour, pour lui montrer combien elle l'aimait, elle voulut lui faire quelque chose de joli, mais quand elle voulut lui faire un dessin, elle s'aperçut que ses mains étaient de bois, et quand elle

voulut composer une histoire, sa tête se trouva aussi de bois. C'est pourquoi, mon cher Paul, je n'ai rien de joli à t'offrir; car le bon génie c'est toi, et la poupée c'est ta petite sœur, dont le cœur n'est pourtant pas de bois, car il t'aime tendrement.

M. F. Milliet à sa fille Alix

Genève, 3 janvier 1862.

... Moi aussi, j'ai reçu des étrennes... Je trouve ton dessin charmant... Paul nous a donné un conte fantastique qui pour l'étrangeté rivalise avec ceux d'Hoffmann et d'Edgard Poë. Louise m'a fait cadeau d'un cahier de toute beauté, plein de magnifiques pages d'écriture...

Je vais répondre aux demandes que tu me fais sur mes occupations : je mène de front la peinture et la poésie, si l'on peut donner ce nom à des romances et à de petits sonnets. Mais, amour-propre à part, je t'assure que mes romances sont aussi niaises que la plupart des compositions de ce genre. J'ai mis sur l'album de Marie G... un sonnet presque sans défaut. J'ai sur le chevalet trois esquisses peintes. Après ces travaux, je peindrai une nature morte que Paul arrange dans mon atelier : sur une pile de livres, une tête de mort coiffée d'un foulard jaune cadmium symbolise la vanité de la science, un châle en soie bleue, une épée, une tête d'enfant en plâtre, une rose, une coupe, etc..., etc... Tout est vanité !

Mon cher Henri, tâchez d'aller voir le Musée Campana, il renferme, dit-on, des merveilles d'orfèvrerie antique. Le *Journal de Genève* conseille aux bijoutiers d'aller s'inspirer de ces chefs-d'œuvre. Nul doute que la mode ne s'empare vite de ce *nouveau* genre étrusque.

Alix à sa mère

Paris, 20 janvier 62.

... Je ne dirai rien à papa sur *Gaëtana*, sinon que je l'approuve pleinement, quoique, au premier moment, j'aie été choquée de son manque de sensibilité.

28 janvier.

... Je reçois à l'instant une lettre de Fernand. Il se porte bien et me demande de lui donner des nouvelles de la politique, pour savoir s'il n'y a pas quelque espoir d'aller se *« tirer le plumet »*, c'est son expression, avec les Russes, les Anglais, n'importe qui, pourvu qu'on se batte. La vie, dit-il, est trop monotone à Constantine et, si l'on ne se bat pas, il demandera à partir pour la Cochinchine. J'espère que c'est une parole en l'air.

Et maintenant, chère mère, laisse-moi te parler d'une chose sérieuse qui me tourmente beaucoup. C'est mon piano. Tu ne peux pas te figurer à quel point j'ai pris ce malheureux instrument en antipathie. Cela nous coûtera très cher, et je voudrais faire des économies pour aller à Genève au mois d'avril. Outre les leçons à payer, beaucoup de temps à y consacrer; si je vais à Londres, encore une interruption; s'il me vient un petit enfant, j'aurai bien autre chose à faire, et enfin j'ai le piano en horreur. J'ai dit oui pourtant, mais je ne l'ai pas dit de bon cœur. Henri, ne voulant m'influencer en rien, ne m'en ouvre pas la bouche. Si je savais du moins que cela lui ferait plaisir, cela me donnerait du courage; mais me mettre à une chose qui me déplaît tant, si cela lui est égal? eh bien non! Parle-moi de cela, gronde-moi, raisonne-moi, cela me fera du bien. Il y a si longtemps que tu ne l'as pas fait. As-tu pensé le 24 qu'il y avait quatre mois que nous sommes mariés?

Fernand à sa mère

Constantine, 30 janvier 62.

... Je viens d'avoir une affaire avec un de mes collègues; nous nous sommes battus en duel et j'ai été blessé au bras droit assez légèrement; cependant j'en ai pour quelques jours à être exempt de service. Je l'ai blessé une fois et il m'a touché deux fois, mais il n'y a que la dernière blessure qui puisse compter. J'avais le désavantage pour le terrain, puis les sabres sont très lourds et, le matin, le corps nu, le

froid m'engourdissait. Ce n'est pas cela qui me rend triste, car la discussion avait bien peu d'importance.

Je voudrais bien que mon oncle revînt. Je me sens très isolé maintenant, et la vie de garnison en Afrique est insupportable. J'appelle de tous mes vœux une guerre quelconque.

Alix Payen à sa mère

Paris, 3 février 62.

... Je suis toute étonnée et toute ravie de ton projet d'envoyer Paul à Versailles pour préparer son baccalauréat, je pense qu'il y restera longtemps et que je serai de retour de Londres pendant son séjour ici.

Je m'amuse souvent, chère mère, à fermer les yeux et à me représenter mon arrivée à la gare de Genève. J'entends Louise faire ses petits : Eh! Oh alors! Je vous saute au cou, je vous embrasse, puis je passe le pont des Bergues, je revois mon lac, j'entre à la maison. Plus que deux mois à attendre! Quelle joie, ma Bonti! Tu me rendras mon petit lit de fer et j'irai porter à papa son déjeuner comme autrefois; si mademoiselle Jalouse me le permet. Nous ferons aussi de fameuses parties ensemble. Ce sera un bon moment pour moi et je voudrais en être déjà plus près.

M. Payen avait eu l'idée d'envoyer à l'exposition universelle de Londres un grand cadre en filigrane et émaux formé des écussons des principales nations du monde, reliés par des ornements. Au centre une grande plaque en émaux cloisonnés représentait la distribution des récompenses. Alix écrivait à ce sujet, le 8 février 1862 :

... M. Payen m'a emmenée l'autre jour à Romainville où l'on passe au feu la fameuse plaque. Nous sommes arrivés au moment où on la retirait de la fournaise. L'émailleur la regarde maintenant comme réussie, bien qu'elle doive

passer au feu encore quatre ou cinq fois. Il y a un émail rouge d'une beauté surprenante et d'une superbe transparence : on voit en dessous la gravure qui dessine de très beaux plis; mais il est impossible de juger encore de l'effet d'ensemble, parce que les chairs sont couvertes de teintes plus foncées qui les garantissent du feu et qui disparaîtront ensuite; les chairs sont peintes par un Genevois nommé Dufaux, cousin germain du sculpteur. C'était vraiment beau de voir l'enthousiasme de tous ces hommes, en face de cette plaque réussie enfin, et dont ils rappelaient toutes les mésaventures, tous les accidents. Tu t'imagines aussi le bonheur de mon beau-père.

Paul doit aller à ses leçons de gymnastique, comme on va à un enterrement, mais j'espère que cela lui fera du bien. Madame S... l'a trouvé très maigre et très pâle. Mon oncle voudrait bien le voir élargir un peu des épaules.

Ce matin Henri avait à faire une longue course, il m'a emmenée avec lui; en passant, nous avons visité l'église Saint-Sulpice, où j'ai vu des peintures de Delacroix si étranges que, sans la signature, j'aurais trouvé cela atroce. (1) Plus loin, nous avons rencontré des soldats et, comme la musique jouait, nous nous sommes mis, comme deux gamins, à suivre les troupes, quoique ce ne fût pas du tout notre chemin. Puis la faim nous a pris, nous sommes entrés dans un café, où nous avons fait un bon petit déjeuner. Si bien que, partis à dix heures, nous n'étions de retour qu'à trois heures, aussi nous a-t-on fait une mine un peu raide, et madame Payen a déclaré que, lorsqu'elle aurait des courses pressées à faire, elle ne nous enverrait jamais ensemble.

Alix Payen à son père

13 février 62.

... Je suis fâchée que madame Payen vous ait écrit que j'avais été souffrante, car ce ne fut rien, ou bien peu de chose. Un beau matin, sans rime ni raison, je me suis trouvée mal, mais cela m'a détendu les nerfs et je suis

(1) Inutile de dire que je ne partage nullement cette opinion.

complètement remise. Les Parisiennes qui ne sont pas habituées à mon teint, veulent absolument que je sois extrêmement délicate, et l'on vient en confidence dire à madame Payen : « Votre bru a l'air bien frêle, vous devriez lui faire prendre ceci ou cela. » Lorsque c'est à Henri qu'on s'adresse, on risque d'être mal reçu. Pour moi qui me sais robuste, je ne vois rien de plus insupportable que ces condoléances, bien qu'on les fasse par intérêt pour moi...

Je n'aspire qu'à m'en aller bien vite de ce triste Paris que décidément je ne puis aimer. La vie que j'y mène est si différente de ma vie d'autrefois ! Je ne parviens pas à m'y habituer, et je ne vois pas d'autre remède que de m'en déshabituer encore plus en retournant à Genève...

Aujourd'hui, cher père, j'ai le spleen et je donnerais bien deux sous pour pouvoir pleurer. Surmonte donc ta paresse, père mignon, en faveur de ta pauvre fille dépaysée. Viens un peu causer avec elle, dis-lui ce qu'il y a de nouveau dans ton atelier, tes projets. Fais-tu quelquefois des vers ? Mais surtout ne m'abandonne pas ainsi !

Henri est sorti pour tout l'après-midi, et je suis toute seule dans ce grand bureau qui a l'air plus lugubre qu'un cimetière. Oh ! le commerce !!! Enfin, dans six semaines je lui dirai adieu et je vous embrasserai tous. Quand je pense à cela, je consentirais à passer ces six semaines dans les catacombes, au pain sec et à l'eau, plutôt que de renoncer à mon voyage. Tu vois, cher père, que je ne suis pas bien disposée aujourd'hui. Cela m'avait distraite de mes idées noires de causer un peu avec toi, mais je te quitte et les voilà qui reviennent. Je t'envoie mille bons baisers et moque-toi de ta fille. Surtout sachez bien que je me porte à merveille et n'ai nulle envie de tomber malade. D'ailleurs je me soignerai bien, afin de pouvoir m'en aller à Genève.

Alix à sa mère

Paris, le 16 février 62.

... J'attends avec impatience le moment de mon arrivée à Genève. Dans un mois et demi ! C'est encore bien long. Quand je dis dans six semaines, cela m'a l'air plus près.

Henri est gentil au possible. Je ne lui parle que de ce moment-là, et le pauvre garçon m'écoute avec patience, lui qui va rester tout seul. Quel bonheur quand, à mon tour, j'irai l'attendre à la gare!

Sais-tu, chère mère, que je vais bientôt avoir vingt ans, et qu'il y aura bientôt un an que je connais mon Henri! Comme le temps passe! Pendant notre promenade d'hier, nous nous sommes rappelé une foule de souvenirs de Chamonix, dans ce temps éloigné où nous n'étions que fiancés. Comme j'ai bien fait d'avoir de la décision en cette circonstance! Car j'ai certainement choisi le mari le meilleur, le plus affectueux qui se puisse trouver. Aussi, chère mère, si tu veux voir un ménage vraiment heureux, viens dans une jolie petite chambre bleue à Paris, et tu trouveras ce que tu cherches. Je suis si heureuse aussi qu'Henri vous aime tant; car il vous considère vraiment comme ses parents; mais cela n'a rien d'étonnant; est-ce que tout le monde ne vous aime pas? — Si je pouvais donc lui donner un fils.

Alix à sa mère

Samedi 8 mars 62.

... J'allais oublier de te raconter mon bal de mardi. Voici d'abord ma toilette : ma robe blanche à pois avec trois petits volants tuyautés dans le bas, mon fichu blanc et des manches de tulle longues. J'étais coiffée avec deux espèces de coques sur la tête et au milieu un camélia naturel d'un blanc rosé. Henri avait fait coudre au milieu du camélia ma broche de diamants, c'était très solide, parce que la fleur était montée sur du fil de fer, et d'un effet superbe. Henri était ravi de son idée. Suzanne était aussi à ce bal, mais malade et grognon et mal arrangée. J'ai bien dansé et me suis beaucoup amusée. Nous ne nous sommes couchés qu'à cinq heures du matin. Deux demoiselles ont chanté fort bien, et une pauvre petite pianiste tortue, qui me vient à la hanche, qui a la tête comme un boisseau, point de derrière, des mains longues d'une aune et les pieds en dedans. Cet affreux petit être a une voix glapissante et criarde; malgré cela elle a voulu absolument nous montrer ses talents et

nous a fait entendre des choses inouïes. Tous les jeunes gens la complimentaient et la priaient de recommencer. Cela me faisait pitié, et pourtant la pauvre fille s'apercevait si peu qu'on se moquait d'elle, elle semblait si fière, si heureuse, qu'on ne pouvait s'empêcher de rire.

Hier nous avons fait une gentille promenade au moulin d'Orgemont où l'on mange de la galette. Il y a longtemps que je n'avais si bien respiré du bon air et tant sauté et couru. Henri et Léon (son frère) ont joué à saute-mouton; il faisait un peu de vent, enfin c'était charmant.

M. Payen m'a parlé de mon voyage à Genève et m'a dit que si je voulais ne rester que huit jours, Henri pourrait m'accompagner et rester avec moi. Mais huit jours c'est trop peu. D'ailleurs j'ai... (parenthèse de l'écriture d'Henri : *Je suis en train d'embrasser ma femme !)* Je reprends : j'ai la conviction que nous pourrons le retenir une semaine quand il viendra me chercher, tu vois donc que je perdrais beaucoup à accepter.

Henri se réjouit à l'idée d'aller prendre quelques chopes avec papa, et Léon déclare qu'il prendrait n'importe quelle femme, du moment qu'elle serait présentée par toi.

Dans une vingtaine de jours je pourrai vous embrasser. Surtout venez tous m'attendre à la gare. A bientôt, je vous aime et vous embrasse.

5

Après un charmant séjour à Genève, Alix revint à Paris accompagnée de son mari et de son frère Paul. Elle écrivit :

Le 8 mai 62.

Nous voici rentrés dans nos pénates après un excellent voyage. A peine arrivé, Paul a visité le Musée, et s'est embarqué pour Versailles.

Henri croit avoir fait un rêve, tant son séjour à Genève lui a paru court. Il entrevoit vaguement une série de chopes, de parties de montagne, d'agréables causeries, mais tout cela est déjà dans le lointain, et il aspire au moment où il pourra recommencer cette vie de paresseux.

J'ai trouvé en arrivant un monceau effrayant de lettres et de factures à copier; aussi dès hier m'y suis-je mise avec ardeur pour m'en débarrasser au plus vite. Il y a une très grosse commande pour Madagascar; ce sont des bijoux vraiment sauvages, entre autres des colliers très riches, avec vingt-cinq rangs de chaînes.

M. Payen est désolé. Sa place à l'exposition de Londres est trop petite; il a dû mettre son cadre en biais. Il croit à de la malveillance de la part des administrateurs. D'autres exposants sont trop au large.

Alix à sa mère

14 mai 62.

J'espère qu'il y aura de la place pour vous à la Colonie de Condé-sur-Vègre (1) et que vous arriverez tout de suite. C'est dimanche prochain que j'aurai mes vingt ans et Henri organise une fête pour cet anniversaire. C'est une surprise, mais dont je suis très au courant. Nous serons dix ou douze personnes et nous irons visiter Fontainebleau, château et forêt.

... Figure-toi que j'ai vu l'empereur; cela m'a fait une vilaine impression.

Pendant que Paul se préparait chez M. Fleury à l'examen du baccalauréat es lettres, ses parents étaient allés passer quelques mois à la *Colonie*.

Alix à sa mère

15 juin 62.

Je viens de recevoir une lettre de Fernand; il est à Guelma, charmante ville, mais où l'on voit très peu de Français. C'est mon oncle qui, de Bône, les commande. Fernand me parle d'une chose qui fera grand plaisir à mon père. Il est porté pour être envoyé à Saumur. Il serait heureux de vous voir bientôt, mais il craint d'avoir beaucoup à travailler.

(1) Ménage sociétaire fondé par des phalanstériens dans la forêt de Rambouillet.

Je me réjouis d'aller dimanche prochain vous voir dans cette charmante Colonie. Henri, qui avait des préventions contre elle, en est bien revenu, et la vie qu'on y mène lui semble fort agréable. Quant à moi, je voudrais bien pouvoir y passer une semaine entière.

Alix à sa mère

18 août 62.

... Henri vous a trouvé un appartement tout près de la Sorbonne. M. Fleury veut persuader à Paul de ne se présenter à l'examen qu'après les vacances. Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Paul est décidé à se risquer. Le pauvre garçon doit être bien inquiet, bien tourmenté, et papa et toi aussi. Je souhaite qu'il soit débarrassé une bonne fois de ce tourment, il a si grande envie de faire de la peinture.

Mon gros vous embrasse, et tous deux nous nous jetons au cou de la Colonie entière.

Alix étant allée pendant l'été avec sa mère visiter la ferme des Échelles, près de La Ferté-Bernard, écrivait à son frère Paul :

Septembre 62.

Ta lettre nous est arrivée drôlement, chez maître Plousé (fermier de madame Milliet), par l'entremise de maître Bontemps, le violoneux. C'est un jeune gars qui n'est jamais en repos, toujours à plier les jarrets, à faire de petits entrechats ou battre des ailes de pigeon, et tout cela sans quitter sa boîte à violon. — Mardi, comme nous nous promenions avec maman auprès de la ferme, maître Bontemps arriva tout sautillant. Il nous dit qu'il y avait une lettre pour nous, mais le facteur n'ayant pas le temps de l'apporter, l'avait chargé de nous la remettre; si bien qu'entre deux entrechats il la sortit de sa boîte à violon...

Alix à sa mère

9 octobre 62.

... On commence à parler des revues pour les théâtres. Il est expressément défendu de faire la moindre allusion aux

Misérables. Tous les Charivaris et journaux pour rire font des caricatures sur cette défense, de sorte qu'il n'est question que de cela.

Henri vous embrasse tous, c'est toujours le plus gentil des maris.

Alix à sa mère

14 octobre 62.

Chasse donc tout à fait tes idées noires (M. de Tucé était parti pour le Mexique). Un journal annonce que l'*Aube* venait de relâcher à Ténériffe, tout le monde en bonne santé. Tu dois être contente des nouvelles de Fernand. Ce brave garçon, nous allons donc le voir!

Les journaux disent qu'au Mexique la fièvre jaune a complètement cessé. Le général Saragozza est mort. L'armée mexicaine ne compte que quinze mille hommes et les Français attendent l'arrivée d'un second corps, pour commencer les hostilités. Ce second corps est commandé par le général Bazaine. Sais-tu si mon oncle en fait partie?

6

M. F. Milliet à Alix

2 novembre 62.

Ma chère fille,

... J'ai compris tout le plaisir que t'a fait éprouver la lettre d'Euphémie Barbier et je le partage. Tu es encore à l'âge où l'on vit presque entièrement dans le présent et dans l'avenir; moi je touche à celui où le passé se retrace avec plus de force à l'esprit et vous fait mieux sentir les charmes du souvenir, car il laisse dans l'ombre les mauvais jours et ne fait briller que les instants de bonheur. Aussi je me sens tout heureux à l'espoir de me retrouver un jour avec mon vieil ami Barbier. Quel plaisir de nous rappeler les incidents de nos temps de lutte, nos beaux rêves envolés, et de recommencer nos disputes amicales. Je crois encore l'entendre, critiquant, gourmandant ma paresse et celle des autres, de façon à mériter le surnom de Lord Bougon, décerné par Gallois.

Ta mère a dit vrai en t'écrivant que je passais tout mon

temps dans la mansarde que j'appelle pompeusement mon atelier, et toi, fille irrespectueuse, mon antre..» J'ai été flatté de voir que tu désires orner ton boudoir-fumoir d'une croûte paternelle, aussi sois sûre que je soignerai ta commande, je ne suis pas surchargé de demandes. En l'absence de ta mère, nous menons, Paul et moi, la vie de garçon, mais de vieux garçons, et je ne sais pas quel est le plus vieux et le plus ours des deux.

M. Milliet à sa fille

8 décembre 1862.

Dimanche dernier, au théâtre, on donnait le *Bossu*, et à la maison, lecture d'un drame nouveau, inédit, en deux actes et en vers, intitulé : *Fol amour!*

Je te dirai tout d'abord que cette œuvre a chuté de la façon la plus complète. La critique, représentée par ta mère et par Paul, a été sans pitié, je ne dis pas sans justice. En vain l'infortuné dramaturge offrait-il d'user de ciseaux; on lui disait : des coupures ? Très bien. Parlait-il de se resserrer dans un acte ? Encore mieux. Bref, il devenait évident que la suppression de la pièce serait regardée comme le comble de la perfection.

Ainsi, l'enfant de mes veilles!... étouffé au berceau! C'est bien douloureux! comme dit la romance. Ainsi, plus de mille vers de douze pieds chaque, bonne mesure... bons à jeter au panier! Enfer!

La peinture ne va guère mieux. Je prends pourtant des leçons du jeune Albert Lugardon, une fois par semaine. Hélas, j'ai bien peur, après avoir jeté ma lyre au lac, d'en être réduit à briser mes pinceaux... Une ressource me reste, le jeu! Oui, je me plongerai dans les dominos; je me lancerai dans une étude approfondie du bézigue ; peut-être m'éleverai-je au jaquet!

Ton père découragé et bien à plaindre. (1)

Donne-nous des nouvelles du *Fils de Giboyer*.

---

(1) Lorsque, après la mort de ma sœur Alix, j'ai retrouvé cette lettre si touchante du vieux poète méconnu, qui essaie de tourner en plaisanterie son profond chagrin, j'ai été pris de remords, et je

Les poésies légères de F. Milliet me semblent bien supérieures à ses œuvres dramatiques. Voici par exemple un rondeau qui devait servir de préface au recueil qu'il avait l'intention de publier. (1)

RONDEAU

Envolez-vous, troupe folle et légère !...
Enfants chétifs de ma muse éphémère,
De vos aînés vous vous montrez jaloux,
Et vous brûlez dans votre audace altière,
D'aller, comme eux, embrasser ses genoux.
Si vous devez toucher son âme fière,
Sachant combien votre sort serait doux,
Sans hésiter, je vous dirais en père :
Envolez-vous !

Mais las ! Je tremble, ô mes chers petits fous !
Si vous alliez, éveillant son courroux,
Voir de dédain plisser sa lèvre amère ?...
Sans m'écouter vous brisez les verroux
De la prison. — Au fait, c'est votre affaire.
Envolez-vous !

7

Alix à sa mère

9 décembre 62.

L'inauguration du Boulevard (de Sébastopol) ressemblait à toutes les fêtes. Nous avons très bien vu le cortège de nos fenêtres. Une chose m'a beaucoup plu, c'est un bataillon de vieux soldats du premier Empire. Tu penses qu'il n'est pas nombreux. C'était vraiment touchant de voir toutes ces vieilles têtes blanches. Chaque soldat portait son ancien uniforme et il n'y en avait pas deux pareils. Ce qui n'em-

---

me suis demandé si je ne m'étais pas trompé dans mon jugement. J'ai relu le drame, et il m'a paru démodé ; mais ce n'est peut-être là qu'une impression personnelle.

(1) Voir l'annexe du présent chapitre.

pêche pas que ces costumes-là étaient bien beaux. En avant, marchait une vieille et grande ombre de tambour-major; derrière lui, cinq ou six octogénaires tapaient sur des tambours, mais leur battement avait lui-même un air triste et vieux; pourtant, au milieu des gardes nationaux, ils avaient encore un air plus martial que nos bourgeois déguisés.

Chère Bonti, écoute bien. Mon *fâtre*, prête les oreilles : j'ai vu hier la pièce d'Émile Augier : *Le Fils de Giboyer !!!* J'en ai rêvé cette nuit, et ce matin j'en suis encore éblouie, pétrifiée, tentée d'applaudir encore. Vous ne pouvez rien imaginer de plus beau ni de plus fort. Il tape sur les cagots d'une manière si charmante et si drue que c'est plaisir. Chacun s'étonne que la censure ait permis une telle pièce. Tous les types sont si bien tracés, si vrais. Je veux la lire et la revoir. Lisez cela et dites-moi votre opinion; peut-être ne sera-ce pas aussi beau à la lecture, car c'est l'élite des Français qui interprète cette comédie : Samson, Got, Delaunay, Provost et mesdames Arnould Plessis, Nathalie et Favart. Il y a aussi un petit jésuite qui s'acquitte parfaitement de son rôle. Au troisième acte, il y a une scène entre Giboyer et son fils, si belle que je croirais avoir un cœur de pierre si je n'avais pas pleuré. Et à la fin il y a un baiser qui, à lui tout seul, est un chef-d'œuvre. A la lecture on n'en peut juger. C'est un grand succès. Je voudrais que Paul vît jouer cela. Voilà de vrais comédiens! Nous n'avons eu que des places debout, et pourtant nous étions arrivés de bonne heure; n'importe! on ne faisait pas attention à la fatigue. Henri se répète tout bas quelques phrases qui expriment si bien une pensée : « La gaieté est la forme la plus virile du courage. » — « L'égalité n'est pas un niveau. Ce grand mot ne peut avoir qu'un sens : à chacun selon ses œuvres. » « La pire des utopies est celle qui veut faire rebrousser chemin à l'humanité. Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter. »...

Alix à sa mère

3 février 63.

M. et madame Payen sont revenus de Londres et l'on va commencer l'inventaire annuel, ce qui n'est pas très

amusant. C'est un moment de presse où toute la maison est de mauvaise humeur. Du reste, l'arrivée des *patrons* (1) a été un véritable orage : à peine débarqués, tous deux étaient déjà à gronder, à faire des scènes. Voici le motif : Dimanche, lors de la distribution des récompenses aux exposants, on donnait aussi des croix. M. Payen s'était si bien mis en tête qu'il en recevrait une, qu'il l'avait annoncé à son hôte. Celui-ci avait invité ses voisins de campagne pour arroser la croix de son cher ami Payen. Tu te représentes l'air modeste de l'homme le plus vaniteux que je connaisse. Le dimanche arrive. Pas de croix! Tu penses que les félicitations tombant comme Mars en carême ont fait un singulier effet. Le lendemain, ils nous revenaient furieux. Franchement, ils avaient agi avec une singulière maladresse. Est-ce qu'on doit parler de ces choses-là, quand on n'en est pas sûr? Maintenant, c'est un découragement absolu. Il ne fait que parler de cette croix « à laquelle je ne tiens guère ».

16 juin 63.

... Tu es bien préoccupée et tourmentée, cela se voit dans toute ta lettre. Henri t'envoie des journaux; jusqu'à présent on n'a pas de détails sur la prise de Puebla. La dépêche qui annonçait cette victoire ne parlait pas d'un grand combat.

Alix à sa mère

1er juillet 63.

Henri m'a menée chez le dentiste, mais hélas! malgré ses exhortations, malgré mes souffrances, je n'ai pu surmonter ma frayeur, et je suis revenue comme j'étais allée, sauf que j'avais les nerfs très agacés. Je prévois qu'il faudra retourner dans quelques jours; j'espère être plus courageuse. (2)

---

(1) Henri ayant fait l'apprentissage d'ouvrier bijoutier appelait en plaisantant ses parents : les patrons.

(2) Dans la suite de ce récit on verra bientôt cette enfant gâtée, qui avait peur de se faire arracher une dent, se hausser, sous l'action d'événements tragiques, à un courageux dévouement voisin de l'héroïsme. C'est que les femmes, comme les hommes, ne sont point ceci ou cela. Elles deviennent. Tous nous nous adaptons, et nous nous transformons incessamment. Le lâche peut

Madame Milliet à sa fille

Genève, 2 novembre 62.

Louise vient de me tenir une conversation philosophique impayable : « D'abord, chère mère, tu vas m'expliquer clairement ce que c'est que *toujours;* ensuite tu vas me dire tout de suite comment Dieu s'est créé lui-même. Qu'il nous ait créés par sa volonté, je veux bien, et encore je ne comprends pas comment il a créé notre cœur, notre sang, etc...; l'âme à la bonne heure, elle lui ressemble; mais le corps? Enfin, peut-être nous fait-il fabriquer par les anges. Car pour le chêne il y a le gland, pour les plantes, la graine... » Je n'en finirais pas si je te racontais toutes ses questions, mais remarque la justesse de son sentiment : elle voit bien que l'esprit ne peut pas créer la matière.

Ton père m'a fait cadeau de *la Sorcière* de Michelet. J'en ai déjà dévoré la moitié. Comme il tape bien sur le catholicisme!

---

devenir brave, mais le bon peut aussi devenir méchant; parfois un égoïste se dévoue, ou bien au contraire un agneau devient enragé; cela dépend des circonstances. Cette complication et cette plasticité des caractères, Shakespeare les a vues, mieux encore que Molière.

ANNEXE AU CHAPITRE I

Voici la liste des œuvres imprimées ou inédites de Félix Milliet :

I. — Poésies

Roman d'Amour. — 1838-1845. — Un volume manuscrit.

Vers et Chansons. — Le Mans, Monnoyer, 1848.

Chansons. — 1848-1849 ; 1850-1851. — Deux volumes manuscrits.

Chansons. — Le Mans, A la Propagande démocratique, 1850.

Chansons politiques. — 1852-1854. — Un volume manuscrit.

Chansonnier impérial pour l'an de grâce 1853. — Bruxelles et Londres [Genève].

Rimes intimes, publiées par son fils. — Paris, La Plume, 1904.

II. — Théatre

Fol Amour, drame lyrique en trois actes, tiré de Henri Heine, 1862, manuscrit.

Sigismond ou la Vie est un songe, opéra en trois actes, tiré de Calderon, manuscrit.

La Tempête, opéra en trois actes et un prologue.

Almanzor et Zuleïma, en trois actes, d'après Henri Heine.

La Morisque, 1868.

Le Geôlier de soi-même, comédie en quatre actes en vers, d'après Calderon, 1869, manuscrit.

Le Triomphe d'Amour, légende dramatique en deux actes en vers, traduit de Giuseppe Giacosa. — Le Mans, Lebrault, 1882.

III. — Roman

Laure d'Arona, feuilleton du *Publicateur,* 1879.

II

1862

TROIS MOIS A VERSAILLES

CULTURE INTENSIVE. — LETTRES DE JULES NICOLE ET DE MARC DORET. — BACCALAURÉAT. — LETTRES DE FERNAND.

II

1862

TROIS MOIS A VERSAILLES

Culture intensive. — Lettres de Jules Nicole et de Marc Doret. — Baccalauréat. — Lettres de Fernand.

1

Pour se préparer d'une manière spéciale à l'examen du baccalauréat français, Paul passa trois mois à Versailles dans l'institution Fleury. Séparé pour la première fois de sa famille, il s'ennuya profondément :

15 mai 1862.

Du latin, puis du grec,

écrivait-il,

du grec, puis du latin,

et c'est tout. Le dimanche, M. Fleury me permet de faire des mathématiques, de la géographie, de l'histoire, de la logique, etc... C'est ce qu'il appelle se reposer. Encore, si j'étais sûr que dans trois mois tout cela soit fini, je me résignerais, mais rien n'est moins certain. Que deviendrai-je, s'il me faut rester ici trois mois de plus ?... Je suis bien isolé : Personne à qui parler. Pas même mes

livres favoris, car je m'en suis privé, pour être tout entier à mon examen.

Pendant que j'y pense, apporte-moi l'histoire de France de Lavallée... Je te quitte, chère mère, j'ai un discours latin à faire. Je voudrais bien pourtant aller au Musée. Je vous embrasse tous, venez vite.

Versailles, juin 1862.

... Les inscriptions se font du 15 au 25 juillet, et les examens commencent le 1er août; tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre. Je suis encore bien loin d'être prêt, pour toute la partie orale surtout. M. Fleury me fait revoir toute la grammaire grecque, mais M. Charpentier m'assure que c'est complètement inutile, que je n'ai rien à craindre pour le grec. J'aurais grand besoin de me remettre à l'histoire. Songe qu'il me faut revoir toute l'histoire ancienne, grecque, romaine, histoire du moyen-âge et des temps modernes. Combien de noms et de dates à fourrer dans ma pauvre petite mémoire! A mes moments perdus, et tu sais si j'en ai beaucoup, je dois revoir seul tout le reste. J'aime bien le travail, mais je t'assure que celui-là n'est pas amusant.

L'examen écrit reste le plus à craindre. Dans l'examen oral, il faudrait être bien sot pour rester court entièrement.

J'ai reçu une longue et charmante lettre de Nicole; je suis sûr qu'il ne se figure pas tout le plaisir qu'elle m'a fait; il me semblait causer avec lui. Il a un tour d'esprit très original et bien à lui. Je ne trouverai guère le temps de lui répondre qu'à la Colonie. (1)

Donne-moi des détails sur tout ce que vous faites, pour que je puisse vivre un peu avec vous. Ici, je n'ai personne à qui parler. J'aime beaucoup la solitude... quand elle n'est pas forcée et quand on peut la faire cesser à volonté. Enfin, j'espère que le temps de cette corvée passera vite.

J'ai quitté un instant ma lettre pour voir passer une procession. Je ne puis te dire combien cela est ridicule par

---

(1) Pour la première fois mes parents passaient l'été à la Colonie phalanstérienne de Condé-sur Vègre. C'était un vrai paradis et nous l'appelions la Céleste Colonie.

le manque de goût. Seuls les enfants sont toujours charmants de grâce naïve, mais ils sont entourés de tant de vieux curés qui chantent faux, affublés comme pour une mascarade; il y a tant de tambours qui battent la charge et de musiciens qui jouent des valses, tant de disparates qu'on se croirait chez des sauvages. Il serait pourtant facile aujourd'hui d'organiser de belles cérémonies; mais on oublie complètement le grand principe : l'unité d'impression.

Mon discours latin m'appelle, je te quitte, chère mère.

2

Jules Nicole à Paul

Pâquis, 23 mai 1862.

... Voici quelque chose de Belles-Lettres qui te réjouira : Rœhrich a passé président, Gay est vice-président, Doret censeur. (Ces élections avaient pour nous la même importance que s'il se fût agi du salut de la République.) Je ne retourne plus aux séances, n'arrivant pas à achever ma poésie, je ne peux me résoudre à me présenter sans rien, et j'ai bien envie de me faire suspendre pour cause d'incapacité. Balavoine m'assure que l'homme ne devrait rien écrire avant vingt-six ans (époque à laquelle il aura fini ses études de théologie et où il compte se venger d'un long silence...).

Je t'enverrai ma poésie et tu m'en feras une critique sévère. Je me réjouis de ton retour; nous pourrons, notre grand poème achevé, (1) entamer une étude sur les comiques anciens et modernes. Relis la scène II de l'acte IV du *Cordage*, relis-la en latin, compare avec le fameux *Châteaux en Espagne* de Collin d'Harleville, et tu me diras si l'on peut supporter une aussi mauvaise imitation d'une œuvre pareille.

---

(1) Je crois me souvenir que dans le premier chant de cette œuvre gigantesque l'action (?) devait se passer avant la Création du Monde.

Je sors d'une réunion convoquée par l'avocat Radcliffe, écossais. C'est un croyant qui veut faire partager aux autres la paix de Jésus-Christ. J'ai vu à Genève, dans la ville où l'on se moque de tout, des jeunes gens se lever en pleine assemblée pour dire qu'ils avaient été touchés, et pour inviter leurs compagnons à la foi. Il faut avoir de l'orgueil, comme j'en ai, pour ne pas les avoir imités.

J. Nicole à Paul

Pâquis, 22 juin 62.

... Pour me remettre à ma poésie, j'attends un repos complet, une large perspective de fantaisie. L'homme littéraire est en moi dans un bien triste état. Les sciences me ruinent. Ah! cher ami, la science avilit les hommes jusqu'à s'en faire aimer. Ma conscience me reproche un secret plaisir quand je repasse mon astronomie.

Je suis fâché d'apprendre que ton séjour (à Versailles) menace de se prolonger. Tu m'as laissé un grand vide. Je n'ai plus personne à qui communiquer mes idées et je perds tout à mesure. Je souffre pour toi de cette grammaire Lhomond et de ces discours latins. Je ne peux décidément pas croire à tes quinze heures de latin par jour; tu exagères sans doute.

Tu me dis que tout est en désarroi dans ta tête; c'est comme moi; il m'est impossible de trouver une seule idée générale, un seul système. Heureusement cette théorie dont tu me parles et sur laquelle on pourrait régler sa vie est déjà trouvée : C'est le Christianisme. — Pourquoi êtes-vous heureux? — Parce que je suis pardonné. — Pourquoi faites-vous le bien? — Parce que je suis pardonné. — Les œuvres ne pouvant rien, la foi seule sauvant et amenant avec elle la sainteté de la vie, voilà dans toute sa simplicité le Christianisme qui vous fait vivre et qui est en même temps ce qu'il y a de plus philosophique. Remarque les systèmes; on en parle, on les discute, on en est fier, mais on vit complètement à côté. Du reste la philosophie n'a pas la prétention de se mêler de vos affaires.

L'idée du salut par la foi, c'est celle que M. Radcliffe

venait exprimer chez nous. Il quittait ses intérêts, ses affaires d'argent, son pays d'Écosse, pour aller en France, en Suisse, en Allemagne, prêcher tous les jours et plusieurs fois par jour, annoncer que les œuvres n'étaient rien sans la foi. Il a fait beaucoup de bien à Genève. On peut dire en passant qu'il a un grand talent : sa prédication est vive, pressante et n'a rien d'empesé. A Genève, beaucoup, presque tous ne peuvent croire que leurs petites œuvres ne font rien et que le salut est un don purement gratuit. On s'imagine qu'il faut des efforts, des œuvres, pour obtenir son pardon. Voici comme Radcliffe répondait : « Si j'allais vers un condamné à mort lui porter la lettre de grâce, et s'il me répondait : « j'essayerai », ne le trouveriez-vous pas un insensé ? »

.... Les leçons achèvent de me tuer. Il faut de l'ordre, du positivisme. Tout ce que je peux faire pour conserver mon individualité, c'est de ne jamais fixer le prix d'avance et de ne point compter le nombre des cachets. Je te prie, envoie-moi du courage. Tu sais qu'on gagne vite des idées fixes, et qu'à force de trouver qu'on baisse, qu'on se matérialise, on finit par n'avoir plus un instant de poésie. Dès que je suis devant une belle vue, avant d'avoir le temps de l'admirer, mon inquiétude est là, elle dit : « Qu'est-ce que tu éprouves, qu'est-ce que tu sens ? Quelle idée te fais-tu ? » En s'écoutant ainsi on est incapable de rien sentir. Sérieusement cette lutte est très pénible. Dis-moi quelque chose là-dessus.

Quant à Belles-Lettres, j'ai voulu parler l'autre jour de *Profils et Grimaces*, mais je les ai ennuyés. A propos, ce Vacquerie m'a frappé comme imitation extraordinaire. Impossible de s'absorber autant et avec plus grande gaieté de cœur dans le caractère, les passions, les défauts d'un esprit supérieur. Or, Vacquerie est peut-être le plus ardent à proclamer qu'il ne faut pas subir d'influence en littérature. Cette tendresse que montre le poète pour les animaux nuisibles et les plantes vénéneuses est aussi fausse : à force d'avoir pitié du laid et du mal, il oublie ce qui est beau et ce qui est bien. Vacquerie écrit toute une lettre sur les

chiens et les chats de Hauteville-house, sur Chougna, Lux, Cabot, Mouchi, puis il dit : « Quand je pense qu'enfant je tirais les oiseaux, j'assassinais les chardonnerets! Comme si ce n'était pas assez des meurtres d'animaux qu'on commet par nécessité, pour manger; des bœufs qu'on assomme, des poulets qu'on saigne, des saumons que l'hameçon déchire, des homards qu'on jette vivants dans l'eau bouillante! » On se représente ces gens qui, gémissant sur la nécessité féroce qui les y contraint, dévorent des poulardes et des saumons. Dans leur amour pour les animaux, ils ne peuvent se passer de soupe aux écrevisses. « Au moins soyons bons pour les bêtes qu'on ne mange pas. »

Notre revue continue comme par le passé. Le numéro de janvier n'a pas encore paru. Je veux proposer une Chrestomathie bellétrienne. J'ai déjà plusieurs morceaux tout prêts dans le « Pantologue ». Ce sera sur le plan de Vinet, trois parties : Enfance, Adolescence, Age mûr. Je suis embarrassé pour l'art dramatique de l'âge mûr.

Adieu, mon cher ami, écris-moi bientôt, envoie-moi des consolations.

J. Nicole à Paul

Juillet 62.

Cher ami,

J'ai fini mes examens depuis vendredi : *Admis* tout court. Mais que veux-tu? J'ai été coulé sur les chélidonés, n'ayant su que leur carapace était de l'os et ayant dit que c'était de l'écaille. Je commence déjà à m'en consoler, et laissant le passé derrière moi, je me demande avec une certaine inquiétude ce que je vais faire de ces trois mois de chaleur. Je n'ai mis aucune négligence dans les commissions dont tu m'avais chargé. Dorel et Balavoine, sur ma seconde sommation, doivent t'écrire. J'ai remis ton adresse à Mathey qui doit la répandre par toutes Belles-Lettres. Ce ne sera pas ma faute si tu n'en reçois pas des piles et des piles.

Mon activité est fébrile. J'ai travaillé, j'ai veillé, j'ai échoué (presque), et pour m'exciter encore, j'écris des lettres sous les tuiles brûlantes de ma mansarde. Je suis avec cela tellement aplati que, réservant ce billet aux bêtises qui me

passent par ta tête, je répondrai une autre fois à ta bonne lettre. Arrivant au milieu des repassages, elle m'a aidé et soutenu dans bien des moments d'astronomie...

4 août.

Je reprends une semaine après. J'ai passé quelques jours aux Voirons; j'ai vécu de la vie simple des montagnards, ne mangeant pas de viande et couchant sur la paille. Mais les insectes qui me dévoraient m'ont obligé à revenir. Malgré les courses, la fatigue et le bon air, je ne pouvais fermer l'œil. Je suis donc revenu avec un corps tatoué et une figure maigre que mon nez accentue très fortement...

Je te remercie des réflexions philosophiques que tu m'as communiquées; mais ce n'est pas la raison qui chez moi détruit le sentiment, en voulant s'en rendre compte. Je crois à un abaissement insensible de mon sentiment poétique; je le crois et, comme ce n'est pas une conviction très agréable, je me débats de toutes mes forces contre cette idée. Je m'observe, et quand je suis devant un beau tableau, une belle poésie, ou à écouter de la musique, s'il m'arrive de sentir quelque chose, vite l'observateur est là, qui prend note, qui est tout joyeux, et pendant ce temps les impressions s'effacent.

... J'aime beaucoup l'histoire, que tu n'aimes pas, (1) et je veux rendre mon goût plus concevable à tes yeux, en transcrivant un passage d'Augustin Thierry; tu m'en diras des nouvelles. Un roi saxon, pressé par un missionnaire d'embrasser le christianisme, assemble ses chefs et les consulte. Voici le discours de l'un d'eux :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive parfois les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec les

---

(1) Ce que je n'aimais pas dans l'histoire c'était le manque de certitude, mais aussi et surtout l'obligation où j'étais de graver dans ma mémoire rebelle les longues listes de noms et de dates que l'on demande dans les examens J'ai vu depuis l'histoire se faire sous mes yeux, et j'ai reconnu qu'aucun roman, aucun poème ne l'égale en intérêt.

capitaines et les hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que la salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige ou vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre. L'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur : il ne sent plus ni la pluie ni l'orage, mais cet instant est rapide. L'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur cette terre et son cours d'un moment comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour nous; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître; si donc la nouvelle doctrine peut nous apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. »

N'es-tu pas converti ? (1)

Balavoine, que j'ai rencontré, t'engage beaucoup à essayer l'examen d'août, et ne doute pas de ta réussite. Je prie Dieu qu'il t'aide dans l'épreuve qui s'approche.

Adieu, cher ami.

3

A l'époque où nous sommes arrivés, Marc Doret était simple étudiant en théologie, et il ne sera pas, je crois, sans intérêt de trouver ici les impressions d'un jeune protestant qui, pour la première fois, se risque à lire Musset.

Vif sentiment des beautés poétiques, franchise, sincérité enjouée, liberté d'esprit qui va jusqu'au doute sur l'existence de l'âme, pureté naturelle et simple de la pensée, tout cela est bien loin du ton de fausse humi-

(1) Je n'ai pas été converti, parce que la « nouvelle doctrine » ne m'a rien appris de certain sur une seconde vie. La salle que j'ai traversée était pleine d'hommes pervers qui se battaient, ivres de fureur.

lité, de dépendance servile et de louche sévérité morale qu'on observe trop souvent chez nos séminaristes.

Marc Doret à Paul

Chêne, dimanche 10 août 62.

Cher ami,

J'entame donc une épître à toi adressée et je prie les neuf sœurs de m'aider à en venir à bout. Les travaux d'examen ont été si rudes, la réaction si proportionnée, que je suis paresseux à plus de 100 degrés. Mais le sentiment chrétien qui veut que l'on fasse aux autres ce que, etc..., puis le plaisir de blaguer un peu avec toi, l'espoir de te distraire un moment, les instances de Nicole, le manque d'excuse, voilà je pense suffisamment de raisons pour réagir contre la réaction.

Tu sauras donc que c'est un Maître ès-arts qui t'écrit. Franchement ce n'est pas quelque chose de fameux qu'un Maître ès-arts. Moi qui suis à même de juger le fait, je déclare qu'un Maître ès-arts perd beaucoup à être vu de près; mais la gloire, que veux-tu, sera toujours la gloire. Je suis sûr que le soleil serait très laid, vu de tout près, et cette réflexion me console. Puisses-tu sentir ces choses comme moi, c'est-à-dire puisses-tu avoir aussi bonne chance que moi, à tes prochains examens. Car en second lieu ces examens m'ont montré que les honneurs, les dignités, les grandeurs, la gloire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sont pure affaire de loterie. Ils m'ont fait comprendre comment il se fait que ces petits Napoléon Ier et les autres hommes célèbres représentés en sucre ont l'air si bien à leur place dans les loteries de foire.

Tu sauras aussi que, par réaction des examens toujours, abandonné à un doux « farniente » qu'il aurait été trop pénible de briser par une lecture profonde, j'ai remis mon existence pendant deux jours entre les mains d'Alfred de Musset, tout en me réservant les droits nécessaires. Je l'ai chargé de me promener par ses prés fleuris, ses vallons et ses plaines, à la condition de marquer moi-même la mesure, de hâter ou retarder le pas à mon gré.

Cet Alfred de Musset est un drôle de corps. Il est curieux d'entendre ce pauvre homme, au beau milieu de ses débauches, soupirer après la pureté. On voit qu'il aime l'innocence, il est à même d'en comprendre le prix. L'on s'étonne que ce contraste ne l'amène pas plus souvent au désespoir. Connais-tu la *Coupe et les lèvres*? (1) Il y a là un nommé Franck, mauvais sujet, dont le bon cœur perce parfois, et qui me semble représenter assez bien l'auteur. Si jamais cette espèce de tragédie te tombe entre les mains, je te recommande un récit de Franck à Gunther sur la rencontre qu'il fit d'une petite fille de sa connaissance. Le contraste est singulier et frappant. Il ne l'est pas moins entre le livre entier des *Premières Poésies* et « Le Saule », seul morceau convenable qu'elles renferment. Tu le connais sans doute; si tu ne le connais pas, lis-le, et tu feras comme moi, tu le reliras souvent.

... Je t'avoue que ce n'est pas sans regret que je quitte l'Académie, où nous avons vécu ensemble. Je crois bien que ces deux dernières années resteront les plus belles de notre carrière d'études. Je l'ai pressenti bien des fois, même quand il m'arrivait de parler mal de mon sort. Le grand inconvénient que je trouve aux recherches scientifiques, c'est de vous disposer singulièrement au matérialisme. Ce n'est pas une petite affaire, diras-tu : Mais heureusement on a des amis qui respirent la poésie et les arts, et qui vous tirent du bourbier.

Néanmoins je puis déclarer que rien dans les sciences, à mon vu et su, ne s'oppose à l'existence d'un Dieu; de l'âme, c'est autre chose, mais d'un Dieu, non. Aussi je comprends les matérialistes, mais non les athées.

Voici, cher ami, tout ce que peut secréter mon cerveau pour le moment. Tâche de trouver le temps de m'écrire. Puisque je t'ai parlé de moi comme un gros égoïste, parle-moi de toi pendant quatre pages et plus, et je serai content.

Adieu, cher ami, reçois mes vœux sincères pour ta réussite, et mes amitiés de bon Bellétrien.

M. Doret

(1) Je n'avais pas lu Musset, considéré à Genève comme un auteur très dangereux pour la jeunesse.

4.

Paul à sa mère

27 juillet 62.

... J'ai été assez mal reçu jeudi dernier au bureau de la Sorbonne. C'était jour de congé, on ne s'inscrivait pas. Il m'a donc fallu revenir vendredi, le dernier jour ! Il y avait une foule énorme. Enfin je suis inscrit sous le numéro 978. Sur un pareil nombre de candidats, combien y aura-t-il de bacheliers ? Je subirai l'examen dans un mois. D'ici là, j'irai tous les jeudis à Paris pour voir passer les autres. Je croyais qu'une fois inscrit, mon inquiétude allait redoubler ; tout au contraire, cela m'a calmé, comme si tout avait été fini. (1) Il est cependant peu probable que je réussisse; en tout cas, cette tentative me servira beaucoup. Si par hasard j'obtenais le diplôme, je me remettrais immédiatement au dessin. Comme je me dédommagerais de ces longs mois de privation ! Sinon, il faudra bien en prendre mon parti. (2)

Et Fernand ? Avez-vous de ses nouvelles, qu'a-t-il décidé ? Je te l'avoue, j'aimerais mieux le voir aller à Saumur, et pourtant je comprends bien que le Mexique l'attire. De toute manière, son avancement semble assuré, et c'est l'essentiel.

Alix m'a dit qu'elle allait prêter sa traduction de *Hermann et Dorothée* à M. Nus. Je souhaite qu'il ne l'accapare pas trop longtemps, afin de pouvoir la lire aussi.

7 août 62.

Je sors de la Sorbonne. On m'avait dit et répété : « Rien de plus facile que cet examen », mais j'ai été désagréablement surpris de la malveillance des examinateurs. Ils posent les questions de telle façon qu'ils ont l'air d'avoir pour but de troubler les candidats. Ce que je viens de voir m'a ôté le peu d'espérance qui me restait encore. Je ne compte aucu-

---

(1) Était-ce un pressentiment ? N'était-ce pas plutôt la délivrance d'un souci ?

(2) J'avais promis à mes parents de ne reprendre mes études de peinture qu'après avoir obtenu le grade de bachelier.

nement sur la réussite pour cette fois, mais cela ne me découragera pas. La chance joue d'ailleurs un grand rôle.

Tu peux te figurer si ces examens m'ont intéressé; du reste je n'étais pas le seul à les suivre avec émotion. Le public nombreux était composé principalement de parents ou amis qui attendaient avec anxiété le résultat de chaque épreuve. Ceux que j'ai vus étaient très forts; ils ont eu presque tous la note assez bien; or, pour l'obtenir, il faut avoir cinq boules blanches sans aucune noire. Le dernier candidat a hésité sur quelques points, pourtant il a été admis, et personne n'a pu retenir un soupir de soulagement. Je me représentais la joie de l'heureux jeune homme; j'aurais bien voulu être à sa place.

Les examinateurs ne s'en tiennent pas du tout au programme; ils ne cherchent qu'une chose : faire de l'esprit, souvent aux dépens de leur victime. Autre désavantage pour moi : A Genève, j'avais presque de l'aplomb, par comparaison avec les Genevois, mais ces Parisiens ont une présence d'esprit incroyable; ils savent admirablement se retourner et se tirer d'un mauvais pas. Je t'assure que jamais représentation dramatique ne m'a si vivement intéressé.

Je suis content d'apprendre que tu viendras avec papa passer quelques jours à Paris pendant mon examen; cela me fera du bien de vous sentir tous près de moi; il me semble que cela me soutiendra. Je tâche de me bien persuader que je ne réussirai pas, afin de diminuer, autant que possible, l'ennui d'un insuccès. Rester encore trois mois séparé de vous, ce sera bien pénible. Il faut m'y préparer.

Tu m'écris que M. Nus n'a pas apprécié *Hermann et Dorothée*; cela m'a surpris tout d'abord, puis, à la réflexion, j'ai trouvé cela naturel. On a beau n'écrire des mélodrames que pour gagner de l'argent, on ne peut pas faire longtemps ces choses-là, sans que le goût s'en ressente. Les buveurs d'eau-de-vie ne trouvent plus de saveur aux meilleurs vins. Je suis persuadé qu'Homère ne lui plairait pas davantage. Alix m'a dit avoir entendu M. Nus lire un chapitre de son ouvrage philosophique *(Les Grands Mystères)*;

elle l'a trouvé très intéressant et très bien écrit. Je souhaite que M. Nus soit encore à la Colonie quand j'y irai après l'examen. Dans quelques jours tous les élèves de M. Fleury vont partir pour rentrer chez leurs parents; seul je resterai dans cette grande maison vide. Ce n'est pas gai.

5

Au moment de l'examen, je fus moins intimidé que je ne l'avais craint. Tandis que la plupart des candidats lisaient le grec en ânonnant, j'eus les intonations de quelqu'un qui comprend un peu ce qu'il lit, et je déclamai presque un passage de Démosthène; dédaignant le mot à mot servile, je traduisis de suite en français, tout en serrant le texte de très près. En revanche, je fus faible en géographie; en histoire, je commis quelques bévues sur les dates, mais j'eus la chance d'être appelé sur un beau sujet : les relations de Richelieu et de Gustave-Adolphe.

Il faut dire que M. Bétant, conservateur de la bibliothèque du Gymnase, m'avait conseillé de lire l'Histoire de France de Michelet. J'en avais copié quelques passages, dont la forme imprévue et saisissante m'avait séduit, et je les avais même appris par cœur. La philosophie de l'histoire était alors à la mode, j'essayai donc de montrer que des plus petites causes peuvent sortir d'importants effets; je rappelai la maladie de vessie dont souffrait Richelieu et je parvins à amener assez adroitement ces quelques lignes à propos des fêtes de La Rochelle : « Il y eut des magnificences incroyables, une extrême gaieté, car on disait que Richelieu était mort, ou qu'il allait mourir. On dansait... Le bal ne

dura pas et la joyeuse cour revint au sérieux tout à coup, apprenant deux nouvelles qui changeaient le monde : Richelieu avait uriné et Gustave-Adolphe était mort. » On rit, j'étais sauvé.

Interrogé sur les fables de La Fontaine, je récitai *le Loup et le Chien.* — A l'époque du Second Empire, on rencontrait plus de chiens couchants que de loups en liberté, mais les professeurs de Paris étaient pour la plupart d'esprit indépendant et mon choix m'attira déjà quelques sympathies. M'adressant à mon examinateur et non pas au public, j'eus soin d'indiquer de mon mieux les nuances d'expression, mais comme en sourdine, et je me gardai bien de les trop souligner, comme eût fait un acteur. Cependant, à la fin de la fable, lorsque le loup renonce aux bons morceaux, qu'il eût fallu payer au prix de sa liberté, un de nos amis, M. Gelle qui assistait à l'examen, m'assura que ma voix eut je ne sais quelle vibration de colère contenue, si bien que l'auditoire vibra avec moi, quand je lançai le trait final :

Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix, un trésor!

On sentit, paraît-il, que ce n'était plus le loup qui parlait, mais le jeune exilé. Et comme il y a dans toute émotion vraie une force communicative, l'examinateur devenu bienveillant, me donna une boule blanche.

C'est ainsi que j'obtins le diplôme tant désiré. Ouf!

Les examinateurs, lorsqu'ils sont intelligents, — on peut être très instruit sans être intelligent — cherchent

à classer chaque candidat dans l'une ou l'autre de deux catégories : Les uns, et c'est le plus grand nombre, ont fait un pénible effort pour se bourrer la mémoire de notions sommaires, à peu près suffisantes pour répondre aux questions du programme, mais ils se promettent bien, le diplôme obtenu, de ne jamais plus mettre le nez dans ces vieux bouquins latins et grecs qui les ont ennuyés si longtemps. Les autres, et je puis sans vanité me ranger parmi eux, ont pris goût à l'étude et, malgré de graves lacunes dans les connaissances dont ils font preuve au moment de l'examen, on peut deviner qu'ils ont le désir de s'instruire et qu'ils continueront toute leur vie à étudier. Inspirer ce désir, tel devrait être le but et tel est le talent des vrais professeurs. Mes juges m'ayant reçu bachelier, je les trouvai très intelligents.

III

EN AFRIQUE

III

EN AFRIQUE

Fernand Milliet à son père

Constantine, 18 mars 1862.

... Je te promets de mettre à profit les bons conseils que tu me donnes... On parle d'envoyer un escadron au Mexique. En ce cas, je demanderais immédiatement à partir, je rendrais plutôt mes galons pour y aller. Ce serait peut-être une bêtise, mais c'est une bien belle campagne à faire.

M. de Tucé à madame Milliet

10 juin 1862.

... Nous sommes en marche depuis le 23 du mois dernier, et il nous faudra encore quatre jours pour arriver à Constantine, puis six jours pour nous rendre à Bône.

Fernand est enchanté de cette expédition et en parfaite santé ainsi que moi. Nous avons toujours eu un temps superbe. Le soleil nous a dorés tous les deux : pour moi, j'ai le teint d'une vieille pipe culottée, mon nez a changé de peau six fois. Fernand est un peu plus frais... On est très content de lui, il fait son service sans jamais rechigner, il plaît au colonel qui le fera nommer brigadier aussitôt que ce sera possible.

Je reviens à notre voyage, car ce n'est pas à proprement parler une expédition : nous n'avions pas d'ennemis à combattre, nous allions seulement faire voir aux popula-

tions des plaines une force suffisante pour les contenir, si elles s'avisaient de se joindre aux Kabyles.

Nous avons traversé des plaines immenses, de quinze à trente lieues de long et d'une dizaine en largeur. Je ne croyais pas le pays aussi bien cultivé. Toutes ces plaines sont couvertes de blé ou d'orge. Quelquefois nous ne trouvions pas une place libre pour notre bivouac. Ce qui manque, c'est l'eau et les arbres. Une fontaine par-ci par-là, et pas le moindre arbuste. Pour faire la soupe, on nous apportait le bois des montagnes, de fort loin.

Nous suivions la plupart du temps d'anciennes routes romaines. On trouve des traces de fermes et de villas toutes les deux ou trois lieues. Sur d'autres points, des forteresses; et enfin des restes de villes de cinq à six kilomètres de circuit, où l'on voit encore debout des arcs de triomphe avec inscriptions et des théâtres bien conservés. Il a dû y avoir dans ces contrées une population énorme à l'époque romaine.

Cette vie nomade me convient beaucoup. J'ai une bonne tente doublée, un lit avec matelas et draps, enfin tout le confort possible. Je suis parti avec deux mulets et trois chevaux, M. Manière (mon ordonnance) et deux muletiers.

Enfin, ma chère amie, il faudrait, pour te raconter mon voyage, beaucoup plus d'encre que je n'en ai, car mon encrier est séché à peu près. Nous vivons d'ailleurs admirablement bien; notre table est très agréable, surtout grâce au colonel du Barail qui est un homme très remarquable, tout à fait hors ligne, et dont la conversation est des plus intéressantes.

Ton frère et ami.

Fernand à sa mère

Constantine, 14 juin 1862.

... D'un côté, j'aurais de grands avantages en allant à Saumur : d'abord la promesse du colonel de me nommer sous-officier dans le courant de l'année, ensuite l'instruction que j'acquerrais là, me servirait pendant tout le reste de ma carrière militaire.

Cependant le voyage au Mexique me tente énormément aussi. Si j'y allais, j'aurais vu les quatre parties du monde. Ensuite, mon oncle me dit qu'il est sûr de me faire nommer également sous-officier là-bas. Quant à la fièvre jaune, elle n'est à craindre que sur le littoral, le reste du pays est très sain. Et puis mon oncle y va, lui qui a sa position faite, qui est d'un âge où l'on préfère la tranquillité au mouvement, et tu voudrais que moi qui suis jeune, qui ai tout à me créer, je ne désire pas aller là-bas! Si vous le voulez absolument, je resterai, mais pour moi j'aimerais mieux partir.

Fernand à sa mère

Blidah, 2 août 62.

... Le général Yusuf vient de nous passer en revue. Quel contraste avec le colonel du Barail qui lui présentait notre régiment! Yusuf est un ancien janissaire du dey d'Alger, il a le beau type arabe, le teint bronzé, et ses allures orientales ne ressemblent guère à la correction parfaite, à la tenue simple mais irréprochable de notre colonel. Yusuf porte un riche uniforme fait d'étoffes précieuses aux couleurs éclatantes, tout chamarré d'or. Il montait un étalon bai-brun, magnifiquement harnaché, qui s'avançait en bondissant par saccades, la tête ramassée, l'œil brillant, à demi recouvert par les crins noirs qui flottaient en désordre. Le cheval syrien que montait le colonel du Barail était blanc à reflets argentés, il marchait d'un pas calme et léger, la tête haute, les oreilles en avant, ses naseaux roses dilatés, son grand œil noir bien ouvert. Chevaux et chefs excitaient l'admiration générale, et sans nous vanter, nous pouvons dire que les chasseurs d'Afrique sont aussi une troupe d'élite...

M. de Tucé à madame Milliet

Blidah, 3 août 62.

J'ai reçu ta dépêche (1) trop tard pour faire comprendre Fernand parmi ceux qui sont désignés pour le Mexique. Il verra avec chagrin ses camarades partir sans lui pour cette

(1) Cédant aux sollicitations de Fernand, mes parents avaient fini par accorder leur permission.

lointaine expédition, mais ce n'était pas son tour de marcher. Je n'ai pas voulu forcer la destinée.

Je suis parti de Constantine, en me dirigeant sur Alger avec deux escadrons... Nous avons fait notre route en quinze jours de marche et deux séjours, à Sétif et à Aumale. C'est un voyage très fatigant, en ce que l'eau est extrêmement rare, et le peu que l'on trouve, sans fraîcheur et de mauvais goût. Nos étapes étaient d'une dizaine de lieues, sans apercevoir une feuille ou un brin d'herbe, rien que la terre nue ou des rochers. C'est un paysage d'une tristesse accablante. En quittant la province de Constantine pour celle d'Alger, l'aspect du pays change. On se trouve dans des montagnes couvertes de petits arbrisseaux rabougris, mais pas d'eau davantage; de plus, des sentiers difficiles et des passages dangereux. A Aumale, nous avons été dirigés sur Blidah, où nous devons attendre l'embarquement. On pense que ce sera pour le 20 août environ.

En attendant, nous sommes campés à la porte de la ville, dans un délicieux pays. Blidah est la ville des jardins et des orangers; la campagne est de toute beauté et l'eau en abondance. On ne peut s'empêcher de faire la comparaison de cette garnison avec Constantine, où le 3me Chasseurs est obligé de passer sa vie.

On formera deux régiments de marche, l'un commandé par le colonel du 2me Chasseurs d'Afrique et l'autre par M. du Barail, c'est le nôtre, formé de mes deux escadrons, plus deux escadrons du 12me Chasseurs de France, sous les ordres du lieutenant-colonel Margueritte.

Il y a des hommes qui entrent à l'hôpital par suite des fatigues de la route, quelques-uns ne pourront pas s'embarquer et l'on complétera notre effectif. C'est encore une ressource pour Fernand. Je le demanderai au colonel.

Fernand à Paul

Constantine, 15 septembre 62.

Mon cher frère,

J'ai appris avec grand plaisir la réussite de tes examens. Tu avais assez travaillé pour cela et ce n'est que justice. Tu

vas maintenant pouvoir te livrer à ton aise à la peinture et j'espère voir déjà à mon retour un chef-d'œuvre de toi. (1) Je pense tous les jours au bonheur que j'aurai de vous voir tous dans deux mois. Cette idée m'a aidé à supporter la peine que j'ai eue, lorsqu'il a fallu renoncer à partir pour le Mexique.

Demain je monterai le grand cheval de mon oncle pour les courses; nous sommes chargés de maintenir l'ordre dans la foule. Il faut songer aussi que les Arabes étant réunis au nombre de plus de cinquante mille, pourraient bien choisir ce moment pour se révolter. Tous les riches arabes sont campés ici avec leurs chevaux superbement harnachés. Si mon père était là, il pourrait voir de bien beaux chevaux. C'est son ami le colonel Dupaty qui est président des courses.

Je mène une vie bien différente de la tienne : tandis que tu es plongé dans tes lectures, moi je trotte à cheval tous les jours dès cinq heures du matin; pendant que tu apprends des vers, moi j'apprends ma théorie, ou je m'égosille à crier après des maladroits de conscrits que j'engueule consciencieusement, en me faisant du mauvais sang, s'ils ont tourné à gauche au lieu de tourner à droite, ou saisi leur fusil à la poignée au lieu de le prendre à la capucine, etc... Tous les jours tu dînes bien, tu es bien couché et ne t'inquiètes nullement des besoins matériels de la vie; — moi au contraire, je mange avec cinq autres, dans la même gamelle en fer, une soupe souvent peu appétissante, et mon grand régal est d'aller manger une portion de six sous avec un camarade en buvant un litre; je couche les trois quarts du temps sur la dure, et malgré cela je me plais dans cette vie-là, qui te semblerait si pénible. Cela vient de la différence de nos caractères.

Le jour de mon départ pour Saumur n'est pas encore fixé. Je te serre la main et t'embrasse de tout cœur.

Ton frère et ami.

---

(1) Les chefs-d'œuvre ne se fabriquent pas si vite et j'attends encore le mien.

Fernand à sa mère

Constantine, 22 décembre 1862.

... Je suis nommé maréchal des logis au 2e escadron. Tu comprends ma joie. Le jour même, je suis monté en ville remercier le major qui a été charmant pour moi. Je suis également allé voir le colonel Dupaty à qui cela a fait beaucoup de plaisir et qui m'a invité à déjeuner pour demain matin. Les officiers de mon escadron m'ont déjà fait dîner hier au soir avec eux.

J'ai également été obligé, suivant l'usage, de payer ma réception aux sous-officiers de l'escadron. J'en suis pour une trentaine de francs que je dois à la cantine. J'ai aussi pour dix francs de pose de galons sur ma veste et mon dolman. J'attends avec impatience ta lettre, chère mère, pour me libérer de cela. — Je parlerai au major pour ma permission, et je suis certain que j'obtiendrai facilement quarante jours.

Madame Milliet à madame Alix Payen

Genève, 27 décembre 62.

... Depuis hier Fernand prend avec Paul des leçons d'escrime. Ce grand nigaud n'en avait jamais pris; aussi a-t il reçu sur le bras un joli coup de sabre dans un duel et je veux qu'il apprenne ici à manier les armes tant que durera son congé.

Alix à ses parents

Paris, 31 décembre 1862.

Père chéri, ma Bonti,

Le voilà donc arrivé, mon brave chasseur!... Je lui ai trouvé bonne mine, il me semble grandi. Il est gentil au possible pour moi et charmant pour madame Payen. Il m'a remis tout ce dont il était chargé pour moi. Merci mon *fâtre* de ton joli tableau; il va orner notre petit salon et me rappellera en même temps ce cher pays et mon père chéri... Vous me gâtez tous; j'ai vraiment été comblée cette année.

Nous sommes allés avec Fernand voir Méliotte qui a été d'une joie folle. Elle s'est mise à raconter tous ses vieux souvenirs. Le soir, nous avons ri aux larmes au Palais Royal. Fernand n'a pas perdu sa gaieté, il a toujours son bon rire communicatif. Il part demain matin pour Saumur. Je suis bien contente de ce petit séjour qu'il a fait auprès de moi; il a été si affectueux, si gentil, il m'a dit d'une façon si amicale que l'absence l'avait fait apercevoir qu'il m'aimait vraiment, profondément. Enfin, j'ai là un frère que l'on peut m'envier.

Fernand à sa sœur Alix

Saumur, 5 octobre 1863.

... J'espère être nommé sous-officier à la fin de l'année. Lorsque j'irai à Paris, tu me verras avec mon nouveau grade. D'ici là, je vais travailler pour réparer le temps perdu. J'étais découragé par cette fastidieuse *théorie*; mais, pour faire plaisir à mon père et à ma mère, je vais tâcher de sortir avec un bon numéro. En tout cas, j'ai fait des progrès en équitation, c'est la chose pour laquelle j'ai le plus de goût, et je suis un des tout premiers. Ma jument Corinne a été malade et a dû entrer à l'infirmerie, cela m'a bien ennuyé, car j'étais obligé de monter tous les jours un nouveau cheval. Quant au sauteur qui m'a si bien décroché une fois, je me moque de lui maintenant; voilà plusieurs fois que je le monte, et je tiens dessus.

IV

1861-1862

RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE
PREMIERS ESSAIS

PORTRAITS. — CRITIQUE DE POLYEUCTE PAR JULES NICOLE. — M. AMIEL. — LE DOUTE CARTÉSIEN. — PORT-ROYAL : DES DIVERSES MANIÈRES DE MAL RAISONNER. — PLATON. — MAXIMES. — DÉTERMINISME ; L'AVEUGLE. — PENSÉES SOCIALES.

IV

1861-1862

RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE
PREMIERS ESSAIS

Portraits. — Critique de Polyeucte par Jules Nicole. — M. Amiel. — Le doute cartésien. — Port-Royal : Des diverses manières de mal raisonner. — Platon. — Maximes. — Déterminisme ; l'Aveugle. — Pensées sociales.

1

De retour à Genève, je me remis à suivre les cours de l'Académie, mais je donnais la plus grande partie de mon temps à des études de dessin, afin de me préparer au concours d'admission à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Je m'intéressais toujours vivement à notre chère Société de Belles-Lettres, et j'y présentai quelques travaux. Ces premiers essais littéraires furent aussi les derniers pour moi ; pendant longtemps du moins, la peinture allait m'absorber tout entier.

Les événements de la vie d'un étudiant ce sont ses études et l'évolution de ses idées. Les occupations manifestent les goûts et les tendances, c'est-à-dire le caractère. On se tromperait donc si l'on croyait

prétentieuse la reproduction de simples devoirs d'écolier. Je prie le lecteur de les considérer non pas en eux-mêmes, car ils n'ont rien que de très ordinaire, mais comme les éléments d'une étude de psychologie individuelle à différents âges.

La jeunesse sent bouillonner en elle mille pensées, mille désirs, mille projets. C'est bien une fermentation. L'avenir est là en puissance, et si tous les germes n'arrivent pas à maturité, ils contiennent pourtant des virtualités conscientes. De là cette haute opinion que la plupart des jeunes gens ont d'eux-mêmes. De là aussi leur dédain pour la vieillesse, pour l'expérience et pour la tradition. Voulant tout réformer, ils commencent par tout démolir.

Chaque génération nouvelle éprouve le besoin de s'affirmer en se séparant nettement de la génération qui l'a précédée. Celle-ci allait à gauche, bon ! nous irons à droite. Il y a là une oscillation normale et probablement nécessaire, soit du goût artistique et littéraire, soit des systèmes philosophiques.

Assurément, l'outrecuidance et l'esprit de contradiction ont leurs dangers ; ce sont eux qui me dictèrent une abominable dissertation contre la vieillesse, en réponse au *de Senectute* de Cicéron qu'on nous faisait traduire. J'avais pris pour épigraphe ce mot de Toussenel : « Le vieux est l'ennemi du bien. »

A la façon des Précieuses, nous nous amusions souvent à écrire les *portraits* des personnes de notre connaissance. Alix excellait dans ce genre, mais chez elle la ressemblance réaliste tournait aisément à la caricature. Je subissais sans doute son influence, lorsque je fis le portrait-charge d'un sénateur réaction-

naire que nous avions rencontré chez des amis, et qui nous avait amusés, tant par la solennité prétentieuse de ses manières que par le caractère antédiluvien de ses doctrines.

UN SÉNATEUR

Où sont les beaux vieillards que célébrait Homère ?
Où sont-ils les Nestors au vénérable aspect,
Dont les sages conseils commandaient le respect ?
Qu'il est prompt le déclin chez le pauvre éphémère !

Notre homme, à cinquante ans, semble un octogénaire,
Sa bouche démeublée exhale un souffle infect,
Ses membres sont perclus, et son cœur circonspect
Appelle la pitié « Dangereuse chimère » !

Farci de vieux clichés, son esprit embaumé
Ne voit dans le Progrès qu'un brigand mal famé ;
« A la tradition il est *attentatouâre !* »

Aux élans généreux l'égoïste fermé
Nous rabâche cent fois sa personnelle histoire,
Opinant qu'après lui tout sera consommé !

En ma qualité d'idéaliste, j'essayais aussi de réunir sur une même figure différents traits, tous pris sur nature, mais empruntés à plusieurs modèles. C'est ainsi qu'à la façon de La Bruyère, je décrivis un vieil amoureux.

POLYPHILE

Je ne sais si le vieux Polyphile était encore jeune en 1830, toujours est-il que, poète romantique, il eut alors du vague à l'âme, et prit l'habitude de ne vivre que par l'imagination. Aujourd'hui son corps usé mérite assez bien le nom de « guenille ». Il porte lunettes, il a l'oreille dure et la mâchoire dégarnie. Il marche le dos voûté, et l'appui d'une canne est devenu nécessaire à ses pas chancelants. En vain il essaie de se redresser ; il ne fait plus illusion qu'à lui-

même. Persuadé que « le cœur n'a pas de rides », et croyant toujours avoir vingt ans, il ne saurait entrevoir une jolie femme, sans en tomber sur le champ éperdument amoureux : Fleurs, quatrains, madrigaux et acrostiches sont les hommages qu'il rend à l'Objet aimé, manifestations surannées d'une flamme éteinte et de transports ralentis. Ses soupirs cherchent vainement à adoucir les rigueurs de la belle qui lui rit au nez. Son intelligence, active et lucide autrefois, s'est obscurcie; rien ne l'intéresse plus, si ce n'est cette contrefaçon de l'amour. Par une habitude invétérée, sa main continue de retracer sur le vélin les tendres formules qui étaient à la mode à l'époque lointaine de sa jeunesse. Ses rêves passionnés et ses désirs chimériques flottent au hasard et se posent n'importe où : respectable matrone ou actrice évaporée, fille, femme ou veuve, noble dame ou cuisinière, tout lui est prétexte à sonnets ou à ballades. Polyphile possède ainsi tout un sérail imaginaire. Il courtise tour à tour ou simultanément la brune et la rousse; son culte s'éparpille chez toutes les nymphes, chez toutes les Muses et chez toutes les vierges folles. Il a des vers pour Chloris, mais il en a aussi pour Margot; son cœur éclectique est large comme la place de la Concorde. On prétend que Voiture avait à la fois sept maîtresses, Polyphile en a vingt... Cela ne fait de mal à personne.

De nos jours on ne connaît plus guère ce sentiment suranné et démodé qu'on appelait jadis le respect de la vieillesse. Il est vrai de dire qu'il y a beaucoup de vieillards peu respectables, et c'est peut-être là une excuse pour les jeunes moqueurs.

2

Ce que je tiens à indiquer ici par quelques exemples, c'est l'utilité des libres discussions dans des réunions de jeunes gens studieux. Il est bon de remuer les idées,

pour accélérer le mouvement de l'intelligence, et d'instituer une recherche personnelle de la vérité.

Remettre hardiment en question toutes les opinions reçues, toutes les notions imposées par l'autorité des parents et des maîtres, cela peut conduire, il est vrai, aux paradoxes orgueilleux et malsains d'un Nietzsche, mais c'est pourtant mettre en pratique la sage méthode cartésienne. Une fois au moins en sa vie, il faut faire effort pour se dégager des préjugés, et sonder sévèrement les fondements de ses croyances. Si elles ne résistent pas à cet examen, on les abandonnera. « On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair », disait Renan.

Je me souviens d'une *Critique de Polyeucte*, dans laquelle J. Nicole, avec une remarquable hardiesse et une grande rectitude de jugement, refusa son admiration, non pas au génie de Corneille qui n'est pas en cause, mais à sa façon de comprendre le christianisme. On devine avec quelle joie moi, jeune artiste, fervent dévot de la religion de la beauté et ennemi né de toutes les brutes iconoclastes, j'entendis mon ami blâmer sévèrement un vandalisme révoltant, que tant de gens continuent à admirer, suivant une tradition peu raisonnée et inacceptable. C'est au nom des véritables principes d'un christianisme plus pur que Nicole s'élevait contre les violences d'un intolérant fanatique. Briser des statues, qu'est-ce que cela prouve? et qui cela peut-il convertir?

La recherche du martyre est une désobéissance à la volonté de Dieu, qui nous ordonne de vivre pour son service, jusqu'au jour marqué par Lui-même, et une méconnaissance complète de l'exemple que le Maître a donné, Lui qui *attendit* la mort.

Jules Nicole résumait ainsi son jugement :

Polyeucte c'est le vieil Horace que l'on a baptisé, à qui on a appris le catéchisme, mais qui n'est pas devenu chrétien pour cela.

3

Nous avions pour professeur de philosophie M. Amiel, auquel nous ne rendions pas justice. C'est seulement après sa mort que fut publié le beau livre qu'il a écrit. De son vivant il fut méconnu, et je dois avouer que son cours me parut médiocre. Les conférences qu'il offrait gracieusement à quelques étudiants de bonne volonté, valaient beaucoup mieux. Je me souviens de ses excellents conseils sur l'art de discuter. Il insistait sur la nécessité de s'entendre tout d'abord sur le sens des mots, et surtout d'entreprendre la recherche sincère de la vérité, en se disant bien qu'on ne la connaît pas encore. Il commentait le conseil donné par Pascal :

« Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé. »

En somme nos études de philosophie étaient un peu superficielles. Trois livres cependant firent alors sur mon esprit une impression profonde : Le *Discours de la Méthode,* la *Logique de Port-Royal* et le *Traité de*

Fénelon sur l'Existence de Dieu. Ces livres figuraient au programme du baccalauréat français.

Très consciencieusement, j'essayai de suivre le conseil de Descartes, remettre en question tout ce que j'avais accepté jusque là sans contrôle.

Je fus épouvanté du résultat.

Bien peu de gens se soumettent réellement, de bonne foi, à cette épreuve redoutable, dans toute sa rigueur. Descartes lui-même n'a pas osé le faire. Il s'est arrêté à mi-chemin. Prudemment, il avait commencé par mettre à l'abri de son doute provisoire non seulement les vérités (?) révélées par la religion, mais aussi les vérités morales, utiles à la pratique de la vie. Pourquoi ces restrictions? La logique nous oblige à faire table rase, aussi bien des préjugés religieux reçus dans notre enfance, que de la morale conventionnelle. On s'aperçoit alors que cette morale a évolué au cours des siècles, et qu'elle continue de se transformer tous les jours. Descartes se souvenait de la condamnation de Galilée, qui fit sur lui une vive impression, mais nous, qui n'avons plus à craindre le bûcher ni la prison, pourquoi ne mettrions-nous pas à profit la liberté de penser qui nous est accordée?

Déjà ma raison inclinait vers le scepticisme : j'écrivais

> Lorsque Descartes prend l'évidence pour base de la certitude, il a soin d'ajouter que cette certitude restera toujours imparfaite, comme la raison humaine. Nous pouvons croire à nos idées, mais seulement dans ce qu'elles ont de clair et de distinct. Qui donc déterminera le degré de clarté nécessaire? Tous ceux qui se sont trompés ont eu une idée claire de leurs erreurs.

La vérité ressemble à un vin précieux dont Dieu aurait versé quelques gouttes dans l'Océan, en disant à l'homme : « Tu ne boiras que de ce vin. » Seigneur, quelle dérision! Pourquoi te jouer ainsi de tes enfants? De quel crime payons-nous la peine, pour que tu nous aies créés, nouveaux Tantales, avides de cette vérité qui nous échappe, altérés de cette connaissance décevante qui fuit, sans même effleurer nos lèvres? Et si nous sommes punis des fautes de nos premiers parents, quelle injustice est la tienne! Tu frappes des innocents.

Quant à la question de l'immortalité de l'âme, je me demandais si les âmes des fous resteront folles pendant l'éternité. Et si elles retrouvent le sens, que devient la persistance du Moi?

4

Dans la Logique de Port-Royal, je n'étudiai guère que deux chapitres véritablement admirables, le chapitre XIX : *Des diverses manières de mal raisonner, que l'on appelle sophismes*, et le chapitre XX : *Des mauvais raisonnements que l'on commet dans la vie civile et dans les discours ordinaires*. — Ce chef-d'œuvre de bon sens et de goût mériterait d'être publié à part, à l'usage de ceux que rebutent les théories scolastiques du syllogisme. Ici, Arnauld et Nicole rivalisent avec Molière et La Bruyère pour la justesse pénétrante de l'observation, pour la finesse de l'esprit et la profondeur des réflexions morales : Mais les écoliers ont ce préjugé de croire ennuyeux tous les ouvrages qui figurent sur le programme des examens, et plus tard, ils dédaignent de les relire.

Je citerai donc presque au hasard quelques-unes des

pensées judicieuses dont est rempli ce beau livre trop peu connu :

VI. — L'amour-propre fait souvent faire ce raisonnement ridicule : C'est une opinion que j'ai inventée, c'est celle de mon ordre, c'est un sentiment qui m'est commode, *il est donc véritable; la malignité naturelle fait souvent faire cet autre qui n'est pas moins absurde : C'est un autre que moi qui l'a. dit, cela est donc faux; ce n'est pas moi qui ai fait ce livre, il est donc mauvais.*

VII. — Il est rare que l'on termine quelque question par la dispute, et il n'arrive presque jamais que deux philosophes tombent d'accord. On trouve toujours à répartir et à se défendre, parce que l'on a pour but d'éviter non l'erreur, mais le silence, et que l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper que d'avouer que l'on s'est trompé.

VIII. — Il se trouve des personnes, principalement parmi ceux qui hantent la cour qui, reconnaissant assez combien ces humeurs contredisantes sont incommodes et désagréables, prennent une route toute contraire, qui est de ne rien contredire, mais de louer et d'approuver tout indifféremment; et c'est ce qu'on appelle complaisance, qui est une humeur plus commode *pour la fortune, mais aussi désavantageuse pour le jugement : car, comme les contredisants prennent pour vrai le contraire de ce qu'on leur dit, les complaisants semblent prendre pour vrai tout ce qu'on leur dit; et cette accoutumance corrompt premièrement leur discours, et ensuite leur esprit.* **(Chapitre XIX)**

On le voit, contrairement aux nouvelles théories pragmatistes, la *commodité* n'est pas un bon critérium de la vérité.

VII. — Il y a une illusion très ordinaire, qui est de croire qu'un homme dit vrai parce qu'il est de condition, qu'il est riche ou élevé en dignité. Ce n'est pas que personne fasse expressément ces sortes de raisonnements : Il a cent mille livres de rente, donc il a raison ; il est de grande naissance, donc on doit croire ce qu'il avance comme véritable ; c'est un homme qui n'a point de bien, il a donc tort : néanmoins il se passe quelque chose de semblable dans l'esprit de la plupart des hommes, et qui emporte leur jugement sans qu'ils y pensent : Si le riche parle, dit l'Écriture, tout le monde se tait, et on élève ses paroles jusqu'aux nues ; si le pauvre parle, on demande : qui est celui-là ? (Chapitre xx)

Je n'étais pourtant pas toujours d'accord avec les savants auteurs de *l'Art de penser*. Leur jugement sur Montaigne est plus que sévère, il est injuste et presque méchant.

Dans la question de l'Existence de Dieu, je n'aurais pas osé prendre résolument, comme je le ferais aujourd'hui, le parti de Cotta et de Cicéron, mais j'étais frappé de la vigueur de leurs arguments et de la faiblesse des réponses.

« Comment, dit Cotta, pouvons-nous concevoir Dieu, si nous ne pouvons lui attribuer aucune vertu ? Car dirons-nous qu'il a de la prudence ? Mais la prudence consistant dans le choix des biens et des maux, quel besoin Dieu peut-il avoir de ce choix, n'étant capable

d'aucun mal? Dirons-nous qu'il a de l'intelligence et de la raison? Mais la raison et l'intelligence nous servent à découvrir ce qui nous est inconnu par ce qui nous est connu : or, il ne peut y avoir rien d'inconnu à Dieu. La justice ne peut aussi être en Dieu, puisqu'elle ne regarde que la société des hommes; ni la tempérance, parce qu'il n'a point de voluptés à modérer; ni la force, parce qu'il n'est exposé à aucun péril. Comment donc pourrait être Dieu, ce qui n'aurait ni intelligence ni vertu? »

Les auteurs de la Logique se fâchent et voici leur réponse emberlificotée :

« Il est difficile de rien concevoir de plus impertinent que cette manière de raisonner : Il ne peut y avoir en Dieu de vertus semblables à celles qui sont dans les hommes; donc il ne peut y avoir de vertus en Dieu. Et ce qui est merveilleux, c'est que Cotta ne conclut qu'il n'y a point de vertu en Dieu que parce que l'imperfection qui se trouve dans la vertu humaine ne peut être en Dieu, de sorte que cela est une preuve que Dieu n'a point d'intelligence, parce que rien ne lui est caché, c'est-à-dire qu'il ne voit rien, parce qu'il voit tout; qu'il ne peut rien, parce qu'il peut tout; qu'il ne jouit d'aucun bien, parce qu'il possède tous les biens. »

Malgré l'éclat de ces dernières formules, le reproche d'anthropomorphisme subsiste; nous ne pouvons attribuer ni la vue, ni l'action, ni la jouissance à l'Inconnaissable. Supprimez dans l'idée de Dieu tous les attributs humains de grandeur, de puissance, de justice, etc..., que reste-t-il?

Cependant, par une bizarre contradiction, j'avais

parfois des crises de mysticisme; je restais attaché de cœur aux croyances spiritualistes. La poésie pleine de charme, l'éloquence, la chaleur persuasive de Fénelon me séduisaient, bien que je reconnusse la faiblesse de son argumentation.

5

Je me sentais attiré aussi par le charme de Platon, comme par une sorte de dangereux vertige, et j'essayais vainement de lutter contre les séductions du plus délicieux des sophistes, en rabaissant sa dialectique qui me semblait un simple jeu :

Je crois voir dans un cirque un de ces jeunes gymnastes dont les belles proportions rappellent celles des statues grecques. Il est à la fois souple et nerveux, svelte et robuste; ses mouvements les plus rapides, les plus imprévus, conservent quelque chose d'harmonieux et de rythmé. Un murmure de sympathie accueille son entrée. C'est merveille, en effet, de le voir marcher, courir si légèrement qu'il semble voler, puis danser, se coucher à terre et se relever tout d'une pièce. Il pirouette, tourbillonne avec une rapidité vertigineuse, fait la roue, bondit, et se retrouve, on ne sait comment, sur ses pieds. Chacune de ses attitudes, chacun de ses mouvements prouve avec évidence sa force exceptionnelle et sa souplesse merveilleuse. Puis quand les applaudissements éclatent, le beau gars, rougissant de plaisir, salue le public féminin enthousiasmé, et lui envoie gracieusement sourires et baisers.

Je ne puis m'empêcher de songer à ce jeune gymnaste, toutes les fois que je lis un des charmants dialogues de Platon. Lui aussi, il sait que tous les regards sont fixés sur lui, que la brillante jeunesse d'Athènes est suspendue à ses lèvres, et il est heureux de faire un peu parade de la souplesse et de la vigueur sans égale de son esprit. Il parle, et

à peine a-t-il commencé qu'on l'admire déjà. Il jongle alors avec les mots et avec les pensées, il définit, il distingue; Prodicus lui a appris les nuances les plus subtiles des synonymes; tantôt il ergote finement, tantôt il discute avec force, puis le voilà qui plonge hardiment aux plus obscures profondeurs du gouffre métaphysique; il en sort, mais c'est pour s'envoler au ciel, sur les ailes de la fantaisie et pour se perdre dans un éblouissement de lumière. Toujours alerte et souriant, moitié sérieux, moitié moqueur, il se joue des plus graves problèmes; il va prendre les thèses les plus sévères dans leur froide nudité, et s'amuse à les habiller de la tunique transparente des mythes. Ce vêtement tout uni, mais rehaussé pourtant de quelques sobres ornements d'or, c'est le style attique.

Assurément, le spectacle est exquis et d'un charme incomparable, et pourtant ce n'est guère pour Platon qu'un agréable passe-temps intellectuel. A ces tours de force de sa pensée on ne saurait refuser l'admiration, mais bien rarement ils aboutissent à une conclusion vraiment certaine. Ses raisonnements subtils ne servent ni au progrès de la science, ni à celui des arts, encore moins à la vie pratique.

Parfois même, au cours des siècles, les rêveries platoniciennes sur le Beau absolu ont exercé une influence regrettable. La théorie des Idées a entraîné Michel-Ange et son école dans cette voie funeste qui mène tout droit à l'horrible chic, cet *a priori* de l'art, et plus d'un cuistre de la peinture crut pouvoir remplacer par la science anatomique l'étude de la nature vivante.

La contemplation du monde suprasensible s'est tournée en mysticisme. Les esprits purs ont dédaigné les corps et le monde réel. Kant s'est égaré au pays des Nuées et des *Noumènes*, pays séduisant mais dangereux, où de prétendus sages perdent en spéculations vaines

leurs égoïstes loisirs. Sous prétexte de contempler les Idées éternelles et immuables, ils oublient le monde changeant des réalités, ils oublient ces troupeaux d'esclaves qui pourtant les font vivre de leur travail; ils oublient la pitié pour ceux qui souffrent, ils ne savent pas tendre la main à leurs frères inférieurs et infortunés. (1)

---

(1) J'ai exprimé depuis des sentiments analogues dans les vers suivants :

TEMPLA SERENA

Suave mari magno...
LUCRÈCE, II.

Accoudé tristement au roc de nos rivages,
Je contemple les flots cabrés sous le grand vent,
Et je plains le pêcheur qu'un espoir décevant
Jette aux cruels écueils fertiles en naufrages.

Dans nos sillons la guerre a semé la terreur;
La gueule des canons rugit comme un orage.
Vois! des brutes, avec des hurlements de rage,
Dans un sang fraternel abreuvent leur fureur.

Ne te tairas-tu pas, trompette d'épouvante,
Fol orgueil, vaine soif de domination?
Gardons notre mépris pour la gloire qu'on vante.

Dédaigneux des lauriers, libre d'ambition,
Le sage, s'éloignant des luttes qu'il contemple,
Se retire en la paix sereine de son temple.

TROP HAUT

Le sommet glacial des sublimes montagnes
Ignore les saisons. Eternellement pur,
Eternellement blanc dans l'immuable azur,
Il dédaigne l'aspect changeant de nos campagnes.

Ah! chercheur d'absolu, crains de devenir dur!
L'impassibilité c'est ta froide compagne;
Tandis que l'artisan souffre et meurt dans son bagne,
Tu trouves dans la tour d'ivoire un abri sûr.

Vois! la graine a germé dans notre humble vallée,
Sous un manteau de fleurs la tristesse est voilée
Et nos cœurs attendris commencent d'espérer.

Aux mystères trop hauts notre âme n'est point faite;
De l'infini des cieux escaladez le faîte,
Nous, restons ici-bas pour aimer et pleurer.

6

Obligés d'étudier les grands écrivains, les jeunes gens sont amenés tout naturellement à les imiter, et ils se bercent de l'espoir de les égaler un jour. Cette illusion est bienfaisante; elle les soutient dans leurs travaux.

Nous aimions à prendre le ton sentencieux des moralistes, et nous croyions être déjà de petits La Rochefoucault.

Voici quelques-unes de mes maximes : (1)

— Il faut aimer la vertu comme sa femme. J.-J. Rousseau l'adorait comme une idole, avec tant de respect qu'il osait rarement s'en approcher. Combien d'autres ont comme lui l'enthousiasme du bien, qui ne savent pas conformer leurs actions à leurs principes; ceux-là n'ont que le bigotisme de la vertu.

— La Rochefoucault n'a connu que l'amour de soi. Il a cherché consciencieusement dans son propre cœur, il l'a creusé, fouillé dans les recoins les plus cachés et, n'ayant pas trouvé trace de l'amour du prochain, il en a conclu que ce sentiment n'existait pas. Cependant, sans être ambitieux, avare ou criminel, on peut constater qu'il existe des ambitieux, des avares, des criminels. De même les pessimistes, les misanthropes et les égoïstes devaient reconnaître qu'on rencontre parfois — rarement il est vrai — quelques êtres bienveillants, désintéressés, charitables, qui sont heureux du bonheur des autres et qui ont pitié du malheur.

— C'est dans cette vie qu'il faut faire le bien et non dans une autre.

---

(1) C'est d'une manière un peu forcée que j'en ai fait entrer plusieurs dans les livres que j'ai publiés depuis; elles ont subi quelques retouches et j'y ai ajouté quelques commentaires.

— Se connaître, quoi de plus difficile et de plus rare? D'ailleurs qui se préoccupe de cela? Chacun s'admire naïvement et sincèrement, chacun déploie une habileté merveilleuse pour pallier à ses propres yeux ses travers et ses vices. Si vous disiez à une vipère qu'elle est méchante, elle en serait fort étonnée. Nos défauts font si bien partie de notre nature qu'ils nous semblent des faits normaux.

— Quelques hommes et certaines femmes ne voient pas d'autre profession digne d'eux que celle de soleil. Ne brillent-ils pas du plus vif éclat? Ils se contemplent et s'admirent. Parents, amis, voisins, la nature entière devraient entrer docilement dans le glorieux tourbillon dont daignent former le centre. Quelque comète mal apprise montre-t-elle peu de goût pour le métier de satellite, ils en sont étonnés et indignés. L'audace est en effet scandaleuse! Ne pas s'incliner devant une aussi incomparable supériorité, n'est-ce pas le comble de la sottise? Cependant, certaines comètes récalcitrantes n'hésitent pas, et vont faire un petit tour ailleurs.

— L'honnêteté n'est proportionnelle ni à l'intelligence, ni au savoir.

— Sans être Hercule, tout homme rencontre dans la vie un carrefour. Deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est verdoyant et fleuri à l'entrée, il offre de frais ombrages, mais descend rapidement vers les fondrières La foule s'y précipite, malgré la boue : Voici l'ignoble bande des ivrognes en goguette, les vils débauchés, les égoïstes sans pitié, qui bousculent ou piétinent parents et amis, et l'innombrable cohorte des ingrats. — L'autre chemin, âpre et solitaire, exposé aux ardeurs du soleil, mène vers les hauteurs sereines. C'est le sentier de l'étude désintéressée; il est peu fréquenté, les faibles refuseront de t'y suivre. — Choisis-le pourtant.

Indulgence. — Ceux qui n'ont pas bon estomac se conforment docilement à l'ordonnance du médecin qui leur défend le vinaigre. Mais ils n'en veulent pas au vinaigre.

Est-ce sa faute s'il leur fait mal? Ils sont prévenus, c'est à eux d'éviter les acides. Faisons de même pour les méchants. Puisqu'ils nous blessent, évitons-les, éloignons-nous d'eux, ne les haïssons point.

— Il est regrettable que nous n'ayons qu'un seul mot : l'envie, pour exprimer des sentiments très divers : d'une part la basse jalousie, injuste, souillée de haine, et d'autre part, le sentiment très légitime que nous éprouvons en présence de ce qui est beau et bien. Cette envie-là, toute mêlée d'admiration enthousiaste, de respect et de sympathie, est une envie joyeuse qui rend meilleur. Tout au plus laisse-t-elle au fond du cœur un vague regret de ne pas posséder soi-même des qualités si précieuses.

— Quand on est toujours mécontent des autres, c'est qu'on n'a pas sujet d'être bien content de soi-même.

Mon esprit flottant oscillait entre des doctrines contraires. Les beaux préceptes de la morale stoïcienne et chrétienne excitaient mon enthousiasme, et pourtant je devinais la force des arguments déterministes qui atténuent la responsabilité :

— L'hygiène, écrivais-je, c'est la moitié de la morale. La clarté de la vision, la puissance de l'imagination, le sentiment de la mesure et de l'équilibre, la mémoire, la prévision, la coordination des moyens en vue d'une fin, toutes les qualités qui font l'artiste, le poète, le penseur et l'honnête homme, sont intimement liées et subordonnées à la santé du système nerveux.

— Le sentiment que nous avons de notre liberté est en grande partie illusoire. (1)

---

(1) « Nul n'est libre excepté Dieu. » Eschyle : *Prométhée*.

— Le mot liberté n'est pas exact, si on le prend au sens fort. Un honnête homme n'est pas libre de commettre une mauvaise action.

— Cet enfant a le fémur brisé; on lui donne une jambe de bois. Cet autre est aveugle; on lui achète un chien qui lui servira de guide. Mais en voici un troisième auquel manque le sens moral; que faire ? Cet article ne se vend pas chez le marchand du coin. Pascal explique pourquoi un cerveau boiteux nous irrite, mais avons-nous raison d'être irrités ? De quel droit jugeons-nous ce qui se passe dans une autre conscience ?

— N'accusons pas les fauves de férocité, nous qui dévorons des agneaux et des bœufs. Mille circonstances fatales pèsent sur la volonté et la déterminent. La société finira peut-être par reconnaître qu'elle a sa part de responsabilité dans bien des crimes. Un progrès nécessaire s'accomplira dans le sens de la pitié, de l'indulgence et du pardon. Nos descendants, plus humains, s'étonneront de la tardive férocité de nos lois et de nos mœurs.

— Un aveugle gravissait la pente abrupte d'une montagne. Il était faible, et ses pieds tremblants chancelaient sur les cailloux d'un chemin étroit, bordé par un précipice.

Il monte, et voici qu'un tapis d'herbe épaisse facilite sa marche. Pourquoi, pense-t-il, pourquoi l'herbe aurait-elle été créée, si ce n'est pour s'étendre mollement sous les pieds meurtris des vieillards ?

Mais l'herbe glissante croissait sur une pente oblique, au bord de l'abîme. L'aveugle y tombe et se brise les os sur les rochers. Comme il gémissait, un passant s'arrêta pour lui lancer des injures : « Que fais-tu là, fainéant ? Quel goût dépravé t'attire dans ces bas-fonds ? Cesse de pousser ces cris affreux; cache-toi ! N'as-tu pas honte de ta laideur, de ce visage tout souillé de poussière et de sang ?

« Étranger, répondit l'aveugle, je n'ai point d'yeux, et j'ai perdu mon bâton. Ne m'accuse point. Est-ce ma faute si la terre a manqué soudain sous mes pas ? Aie pitié, tends-moi la main, et peut-être pourrai-je encore remonter avec toi sur les hauteurs où le soleil brille.

Apprends, insensé, répond durement le moraliste, apprends que tous les hommes ont des yeux. Un enfant sait distinguer une montagne d'un marécage et le droit chemin d'un précipice... Mais toi, tu te complais dans la boue, tu as voulu t'y vautrer, et tu cherches maintenant à y entraîner les voyageurs. Point de pitié pour ceux qui tombent ! »

Il dit et s'éloigna, non sans avoir lancé une pierre à l'aveugle, qui s'affaissa mourant, accablé de douleur, et plus encore de désespoir. (1)

7

J'extrais aussi des notes que j'écrivais à cette époque quelques lignes où se trouvent en germe des idées que j'ai exprimées depuis :

— La guerre est l'école du vice. Cependant le bien sort quelquefois du mal : les conquêtes d'Alexandre ont préparé les voies à l'empire romain, qui lui-même a rendu possible la vaste diffusion du christianisme, première ébauche de la fraternité des peuples.

— Hélas! il y a des gens qui n'ont pas de pain, et il y a des gens qui n'ont pas de science. Aucun esprit ne devrait mourir de faim.

— Les paysans d'aujourd'hui sont les descendants des légitimes propriétaires du sol, de ceux qui les premiers l'ont cultivé. Les propriétaires actuels sont les descendants des guerriers conquérants. Le vol à main armée, telle est l'origine de la grande propriété foncière et de la vieille noblesse. — J'ai ajouté depuis : les descendants des seigneurs

(1) J'ai à m'excuser de donner encore une fois cet apologue que j'ai déjà publié dans *les Trois âmes*, mais c'est pour la Société de Belles-Lettres qu'il a été composé.

ne s'étonneront pas si le peuple réclame un jour les biens dont il a été spolié par la violence. Ceux qui meurent de faim accepteront difficilement la théorie de la prescription. (1)

— Le progrès pacifique n'est pas impossible. Il suffit que le peuple sache bien ce qu'il veut, et qu'il ne veuille que ce qui est légitime. Alors sa voix ne sera pas celle d'un brigand révolté, ce sera la voix de la Justice elle-même, qui criera aux riches : « La bourse ou la vie ! » Malheur aux aveugles qui ne voient pas à l'horizon ce grand cataclysme et qui semblent prendre plaisir à l'attirer sur notre pays !

Et je citais la terrible prophétie de saint Matthieu :

« La cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit, va être coupé et jeté au feu. »

---

(1) Quelques grandes fortunes ont une autre source qui n'est pas plus pure : l'agiotage et les spéculations de Bourse.

ANNEXE AU CHAPITRE IV

LYKOS (1)

Ivre de sa rosée et de son doux printemps,
La terre s'éveillait sous la divine Aurore;
La brise secouait son aile humide encore
Et la fleur entr'ouverte exhalait son encens.

Dans les bois d'oliviers que le Céphise arrose,
Où le portaient ses pas, Lykos allait rêveur;
Sentant avec angoisse un vide dans son cœur,
Loin du monde il fuyait solitaire et morose.

La nymphe, en le voyant passer dans le lointain,
Admirait le jeune homme à l'avril de son âge
Et disait, se cachant dans les joncs du rivage :
C'est un bouton vermeil entr'éclos au matin.

Les grands bois de lauriers s'inondaient de lumière,
L'oranger lui versait de suaves senteurs,
Et son cœur se gonflait, plein de vagues ardeurs...
Une larme venait briller à sa paupière.

Pourquoi pleurer? Lui-même, il ne le savait pas;
Errant dans la fraîcheur des solitudes vertes,
Par les sentiers perdus, les clairières désertes,
Il écoutait les fleurs qui murmuraient tout bas :

---

(1) Ce petit poème fut le dernier que je composai avant de devenir peintre. La peinture est une maîtresse jalouse qui n'admet guère de rivale. A Paris je n'allais plus avoir envie d'écrire des vers, mais de faire des tableaux.

jours heureux

Les Fleurs

Où t'en vas-tu si farouche,
Mon bel éphèbe, où vas-tu ?
Pourquoi ce pli sur ta bouche,
Pourquoi cet air abattu ?

Vois-tu pas sous les fleurs s'enneiger l'aubépine ?
Vois-tu pas les doux nids cachés dans le buisson ?
Allons, que le plaisir revienne en ta poitrine
Et sur tes lèvres la chanson.

Si tu connais l'amour, aime demain bien vite,
Aime encor dès demain, si tu n'as pas aimé ;
Partout la sève monte et le printemps palpite,
Toi seul, enfant, n'es pas charmé.

Tu foules d'un pied superbe
La mousse et le frais brin d'herbe,
Sans songer où vont tes pas.
La terre, à pleines corbeilles,
T'apporte des fleurs vermeilles...
Que tu ne regardes pas.
Viens, cueille-moi dès l'aurore,
Cueille, il en est temps encore,
Ah, je voudrais t'enlacer,
Vivre un instant sur ta bouche,
Et puis, si la mort me touche,
Expirer sous ton baiser.

Ainsi chante la fleur, Lykos, l'âme ravie,
Tout grisé de parfums, s'éloigne au fond des bois,
Et sous les verts arceaux où palpite la vie,
Il entend murmurer une confuse voix :

Les Arbres

Bel enfant, toi qui t'enfonces
Dans nos taillis inconnus,
Malgré le lierre et les ronces,
Chez nous sois le bienvenu.

Comme un jeune chevreuil qui bondit par les haies,
Lance de tous côtés son timide regard,
Et, quand la biche accourt vers lui dans les futaies,
Dédaigneux s'enfuit à l'écart;

Ainsi tu marches seul, sans savoir que l'on t'aime,
Tu vas loin de la danse et de tous les plaisirs,
Tu vas, pensif et fier, amoureux de toi-même,
Sans passions et sans désirs.

Vois donc, les branches s'enlacent
Et les lianes embrassent
Les vieux chênes chevelus.
Ah, ton cœur ne peut se taire,
Bientôt, mon beau solitaire,
Tout seul, tu ne viendras plus.

Quand la vierge rougissante,
Se donnera palpitante,
Bel éphèbe, entre tes bras...
Sur vous, versant mon ombrage,
Je veux joncher de feuillage
Les sentiers verts sous vos pas.

Et Lykos s'en allait éperdu, l'œil humide,
Plein d'un trouble secret, souriant à demi,
Mais l'amour l'effrayait et son désir timide
N'appelait qu'un ami.

LYKOS

Je voudrais m'appuyer sur l'épaule d'un frère,
Et sentir sur mon bras sa tête se pencher.
Nous irions de la vie admirant le mystère,
Tristes de voir sitôt la fleur se dessécher.
Nous irions, enivrés de la chaude lumière
Qui ruisselle en flots d'or sur les fauves épis ;
Nous irions en chantant une même prière
Dans le calme des nuits.

LES ROCHERS

D'un vain rêve, enfant, tu te leurres :
Insensé, profite des heures,
Cherche enfin la réalité.
Ne songe plus qu'à la matière :
L'idéal n'est qu'une chimère,
Du corps seul vient la volupté.

N'as-tu pas des bras pour étreindre ?
Crois-moi l'amour seul peut éteindre

Cette ardeur qui vient t'embraser.
Hâte-toi, la Mort est avide,
Bientôt de sa lèvre livide
Tu sentiras le froid baiser.

LES NUAGES

Assez de profanes paroles!
Il faut, enfant, que tu t'envoles
Dans l'éther, bien loin du réel.
Ne songe plus à la matière,
Ton corps demain sera poussière,
Ton esprit seul est éternel.
Déjà, plein d'un sacré délire,
Dans son triste exil, il aspire
Au mystérieux Inconnu,
Et bientôt, déployant ses ailes,
Vers les régions éternelles
Il ira chercher l'Absolu.

Cependant le jeune homme, errant dans la clairière,
Les yeux perdus au ciel, était plein de langueur;
Enivré de parfums, de sève printanière,
Il sentait les désirs s'éveiller en son cœur.
Simple enfant, sans chercher ni l'effet, ni la cause,
Il pensait qu'il est doux d'admirer chaque chose,
D'entendre tressaillir le vent sous les halliers,
De cueillir le narcisse au revers des sentiers;
Il trouvait que l'étude est une chose aride,
Que la raison est froide et la sagesse vide,
Avec tous ses grands mots et ses rigides lois,
Et que l'homme a besoin de sourire parfois.

LYKOS

Comme un vin généreux le doux printemps m'enivre.
Nuages, taisez-vous! — Mourir? Moi je veux vivre
Et vivre pour aimer. Chaque jour le soleil
Sans perdre un seul rayon de son éclat vermeil,
Peut s'éteindre le soir, puis s'allumer encore,
Mais pour nous renaît-il une nouvelle aurore?
Ou bien, quand de nos jours s'est éteint le flambeau,
Dormons-nous à jamais dans la nuit du tombeau?
Socrate, devons-nous en croire ta parole?
Est-il vrai que vers Dieu l'âme juste s'envole?...

Ah! cessons de rêver un avenir obscur,
La jeunesse est si belle et l'amour est si pur!

Et Lykos s'en allait, oubliant tout le reste,
Vers l'amour éternel il prenait son essor.
O vertige! Il cherchait la région céleste
Et son cœur, d'un coup d'aile, en effleurait le bord.
Allons, jeune homme, il faut revenir sur la terre.
Entends-tu gazouiller la source au fond des bois?
A travers les taillis pleins d'ombre et de mystère
Elle court en chantant de sa joyeuse voix :

La Source

Quelqu'un là-bas nous écoute,
Il faut l'attirer à nous,
Glou, glou, glou;
Glissons, glissons goutte à goutte
Sur la mousse et les cailloux,
Glou, glou, glou.

Pareille au vent qui frissonne,
Une rumeur monotone
Flotte dans l'air embaume.
C'est ma voix, ma voix lointaine,
C'est la voix de la fontaine,
Salut, salut, bien-aimé!
Je voudrais, quand tu reposes,
Avoir des lèvres de roses
Pour en baiser ton œil noir.
Viens sous la forêt profonde,
Je veux au sein de mon onde,
Palpitant te recevoir.

Chut! chut! vers nous il s'avance,
Flots babillards, taisons-nous!
Glou, glou, glou.
Glissons, glissons en silence
Sur la mousse et les cailloux,
Glou, glou, glou.

Lykos, en écoutant de loin les flots rapides
Chuchoter en passant sous les saules en pleurs,
Se frayait un chemin par les herbes humides
Qui jusqu'à ses genoux montaient avec les fleurs.

**Soudain, en écartant un rideau de verdure,
Il aperçoit la source au fond des bois déserts;
Il s'arrête, il se tait. L'onde s'étale, pure,
Et les cris des oiseaux peuplent les chênes verts.**

Les Oiseaux

**Par ici, par ici, vite!
Le voici près du ruisseau,
Tio, tio, tio!
A chanter tout nous invite,
Oh! le soleil est si beau!
Tio, tio, tio, tio, tio!**

**Que la forêt retentisse,
Que l'hymme sacré jaillisse
En soupirs mélodieux!
Phœbus, je chante ta gloire,
Oh, de ta lyre d'ivoire
Réponds-moi du haut des cieux;
Dis-moi qui vient dès l'aurore
Écouter ma voix sonore,
Torro, torro, li, li, lix!
Je veux, pour lui faire fête,
Chanter autour de sa tête,
Trio, trio, to, to, brix!
Oh, quel parfum de jeunesse!
Po, po, poï! D'une déesse!
Po, poï! fut-il enfanté?
Pourquoi vient-il sous les saules,
Et qui donc, sur ses épaules,
Ainsi versa la beauté?**

**Par ici, par ici, vite!
Le voici près du ruisseau,
Tio, tio, tio,
A chanter tout nous invite,
Oh! le soleil est si beau!
Tio, tio, tio, tio, tio!**

**En écoutant, Lykos s'arrêta dans sa course,
Attiré par le calme et la fraîcheur de l'eau,
Et, voulant se baigner dans les flots de la source,
Il laissa retomber dans l'herbe son manteau.**

On eût dit voir Erôs, Ganymède ou Narcisse.
Il avait couronné son front du roseau blanc,
Comme aux jours où, joyeux, il venait, dans la lice,
Lancer le javelot ou le disque pesant.

On raconte qu'un jour, le voyant dans l'arène,
Phidias l'embrassa, le pressa sur son cœur.
« L'art est vaincu », dit-il, et les vierges d'Athènes,
Admirant le jeune homme, enviaient le sculpteur.

Lykos était debout, au soleil, sur la rive,
Et son beau corps, brillant sous les rayons du jour,
Avait tant de jeunesse et de grâce naïve
Qu'en baisant ses pieds nus les flots parlaient d'amour.

La Source

Lorsque tu parais sans voiles,
Bel enfant, j'aime à te voir,
Aussi pur que les étoiles
Qui brillent au front du soir.
Ta taille est svelte et robuste
Comme un gracieux arbuste,
Ou comme un jeune palmier.
Tes pieds effleurent la terre
Et ta course est plus légère
Que le vol du blanc ramier.
Au sein des vagues lascives,
Un seul instant reste encor.
Tes yeux sont deux sources vives,
Tes bras sont des anneaux d'or.
D'une grenade entr'ouverte,
Tes lèvres ont la fraîcheur ;
D'un jeune duvet couverte,
Ta joue a gardé sa fleur...
Jette manteaux et tuniques !
Tes jambes sont, ô Lykos,
Deux colonnes ioniques
En marbre blanc de Paros.
Bonheur ! Je puis, sans contrainte,
Me jouer dans tes cheveux,
Je puis, d'une molle étreinte,
Enlacer tes flancs nerveux.

Lorsque tu parais sans voiles,
Bel enfant, j'aime à te voir,
Aussi pur que les étoiles
Qui brillent au front du soir.

Lykos sortit des flots et, gagnant le rivage,
Vint s'asseoir plein d'émoi, tremblant de volupté.
Un arbre sur son front répandait son ombrage
Et le cristal des flots reflétait sa beauté.
Dans l'onde il regardait l'image renversée
D'un chêne centenaire où nichaient les oiseaux;
Il admirait la branche à la branche enlacée
Et les bourgeons, naissant des antiques rameaux...
Soudain, il voit frémir l'écorce du vieux rouvre.
Ses yeux restent fixés au sein du flot vermeil.
L'arbre, sans bruit, tressaille et lentement s'entr'ouvre,
Et deux petites mains paraissent au soleil.
La fissure grandit, deux bras sortent de l'arbre,
Et puis un front serein baigné de blonds cheveux,
Et puis un corps, plus pur et plus blanc que le marbre.
C'est une hamadryade au sein du chêne creux.
Enivré, haletant, Lykos respire à peine...
Elle tourne vers lui ses yeux pleins de langueur,
Et lui, brûlant d'amour, penché sur la fontaine,
Sent bouillonner son sang et palpiter son cœur.
Il avait dépouillé sa légère tunique,
Mais il ne rougit point de voir sa nudité;
Rougir! N'était-il pas comme le marbre antique,
Vêtu de sa beauté?
Le bonheur sur son front formait une auréole.
Adieu la tristesse et l'ennui!
Sa bouche restait sans parole,
Mais son âme chantait en lui:

O splendeurs, ô joie!
O Terre! O Soleil!
Amour, tu me noies
D'un rayon vermeil!
C'est toi! Tu m'entraînes,
Ton feu, dans mes veines,
Coule en flot brûlant.
Mes lèvres pâlissent,
Mes yeux s'obscurcissent,
Je languis tremblant.

Le voilà l'idéal, le voilà le doux rêve !
Oh ! dis-moi que jamais tu ne m'échapperas.
Viens à moi, viens à moi, que mon bonheur s'achève !
Dans mes bras, dans mes bras !

A moi ton front, tes yeux et ton divin sourire !
Sur ma lèvre ta lèvre et ses baisers de miel !
Envolons-nous tous deux, là-haut, là-haut j'aspire,
Enlaçant, enlacé... cœur contre cœur... au ciel !

Et Lykos éperdu, se soutenant à peine,
Se lève ; il veut saisir l'étrange vision ;
Il s'élance, il la touche... Oh, désillusion !
Il serrait dans ses bras le tronc rugueux du chêne.

CHŒUR DES GRILLONS

Dieu d'hymen, dieu d'hyménée,
Viens unir leur destinée,
Et, pour fêter leur bonheur,
Nous autres, chantons en chœur
Viens Hymen, dieu d'hyménée !

Cricri, cricri.
Vit-on jamais un mari
Plus heureux, plus à l'abri ?
Cricri, cricri.
Loin de lui l'humeur jalouse !
Elle est peu tendre l'épouse
Cri.
C'est un vieil arbre pourri,
Cri, cri, cri.

Dieu d'hymen, dieu d'hyménée,
Viens unir leur destinée,
Et pour fêter leur bonheur,
Nous autres, chantons en chœur :
Viens, Hymen, dieu d'hyménée !

L'air abattu, Lykos, dans les taillis épais
S'en va, le cœur brisé, l'œil perdu dans l'espace,
Tandis que la grenouille, au fond de son marais,
Coasse.

jours heureux

Les Grenouilles

Coax, coax, brékékec,
Ne me fuis pas, jeune grec!
Harmonieuse grenouille
C'est pour toi que je gazouille
Coax, coax, brékékec.

Crois-moi, laisse la sagesse,
Profite de ta jeunesse!
Trop tôt la Parque traîtresse
Finira ton peloton.
Alors, que veux-tu qu'on fasse
De ta livide carcasse,
Quand tu seras chez Pluton?
En plein jour rêver encore!
Prends-moi deux grains d'ellébore
Et ne va plus chez Platon;
Mais entends ma voix sonore :

Coax, coax, brékékec,
Ne me fuis pas, jeune grec.
Harmonieuse grenouille;
C'est pour toi que je gazouille
Coax, coax, brékékec.

Un faune qui passait eut pitié de sa peine
Et, voyant son beau front tout couvert de rougeur,
Lui dit : « N'embrasse plus désormais de vieux chêne,
Ami, contente-toi d'un reflet du bonheur. »

Avril 1862.

V

1861-1862

LA SCIENCE ET L'ART

CONTRADICTIONS MATHÉMATIQUES. — LE JUPITER DE PHIDIAS. — LA NUDITÉ. — LE COSTUME. — L'ART VAINQUEUR DU TEMPS. — ADIEUX A LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES.

V

1861-1862

LA SCIENCE ET L'ART

Contradictions mathématiques. — Le Jupiter de Phidias. — La Nudité. — Le Costume. — L'Art vainqueur du temps. — Adieux à la Société de Belles-Lettres.

1

Tout en me laissant liberté entière de suivre ce que j'appelais ma vocation, mes parents n'avaient accepté tout d'abord qu'avec regret ma décision de devenir peintre; ils savaient trop bien que les talents supérieurs sont rares, et que, pour les autres, l'art est un bien mauvais métier. J'aurais voulu leur persuader et me persuader à moi-même que mon choix était raisonnable, et, cédant à une manie de généralisation trop fréquente, je cherchais à justifier mes préférences personnelles, en démontrant la supériorité de l'Art sur la Science.

L'ART ET LA SCIENCE

Au beau pays de l'Antiquité, l'artiste s'élance joyeux pour un voyage de découvertes. Tout d'abord il flâne à l'aventure; il cueille les fraises des bois, grimpe aux arbres, mange les pommes, abat les noix, pille les vignes, se roule

dans l'herbe. Jamais pressé, il s'arrête où il lui plaît; mais sa libre fantaisie n'est pourtant pas un pur caprice; il admire avec choix et avec goût.

Le savant, lui, est très grave. Il ne rêve pas, il ne plaisante pas. Une lourde besogne lui incombe : dresser méthodiquement la carte du pays. Il arpente donc les surfaces et cote les élévations. Au lieu d'admirer les chênes centenaires et de s'étendre mollement sous leur ombrage, il les compte et les numérote ; bientôt, sur son ordre, on les abattra. Trouve-t-il une fleur délicate et parfumée, vite il la coupe pour la fourrer dans son herbier. Il vous dira combien de moulins peut faire tourner ce ruisseau; il évalue le rendement de ce troupeau de vaches en livres de beurre et en viande de boucherie.

Avouons-le pourtant, sans lui, ce beau pays nous serait peut-être inconnu. Sachons-lui gré de nous avoir frayé les routes. Mais que l'artiste ne s'abaisse pas aux méthodes rigoureusement scientifiques! La fraîcheur de ses impressions est plus précieuse que le plus exact des procès-verbaux. Il étudiera, mais librement, à ses heures. La science ne lui sera qu'un marchepied pour s'élever jusqu'à la beauté. L'artiste qui fait parade de sa science ressemble à ces gentlemen qui se font les cochers de leur groom. Les savants sont d'excellents serviteurs, d'excellents postillons; ils ont vu le paysage avant nous, mais ils ne l'ont pas compris, et c'est nous qui l'admirons. (1)

Proudhon n'était pas très éloigné de cette manière de voir :

« Sans doute, l'art ne repousse pas la science; il lui est même défendu, à peine de ridicule, de se mettre

(1) Sans le savoir, j'exposais une des thèses de la philosophie romantique allemande : la supériorité de l'intuition sur l'intelligence et la raison. Cette thèse, reprise avec un merveilleux talent par M. Bergson, me semble pouvoir être admise, mais pour l'art seulement. Je ne la crois plus vraie, lorsqu'il s'agit des grandes questions philosophiques.

contradiction avec elle; il est condamné à s'y référer à mesure qu'elle se produit. Mais il ne l'attend pas; il la prévient dans son éclosion, la dépasse dans sa marche, la préjuge par ses aspirations, et va même, dans les siècles d'ignorance et chez la multitude des esprits faibles, jusqu'à la suppléer. » (1)

2

Avec une audace à laquelle mon jeune âge servira peut-être un peu d'excuse, (2) je présentai à la Société de Belles-Lettres un travail d'une rare insolence intitulé : *Quelques petites absurdités des mathématiques.* Il faut dire, comme circonstance atténuante, que notre professeur, excellent homme d'ailleurs, avait fait une guerre acharnée à notre chère Société. Par suite de ses conseils, quelques-uns de nos camarades les plus intelligents s'étaient vu refuser par leurs parents l'autorisation de se joindre à nous. Ce que les parents redoutaient n'était vraiment pas bien redoutable : A nos séances littéraires succédait ce que nous appelions le second acte, (ce que les Allemands nomment la *thune)*, où l'on chantait gaîment en buvant quelques chopes de bière. J'avais le tort de tous les gens passionnés, quand je rendais les mathématiques responsables de la rigidité puritaine de notre brave professeur. Cependant, sans connaître encore la critique profonde de Renouvier, j'avais deviné quelques-unes des objections très sérieuses que des gens plus autorisés que moi ont

(1) Proudhon. *Du principe de l'art*, page 26.
(2) J'avais 17 ans.

présentées, non pas à la science elle-même, mais à ses formules et à la théorie de l'Infini.

C'est avec l'aplomb des demi-savants que je soulevai quelques graves problèmes. Je n'ai nullement la prétention de les avoir résolus.

L'esprit humain,

disais-je,

ayant des limites, ne saurait atteindre l'Absolu. Les mathématiques elles-mêmes, malgré leur réputation usurpée, n'arrivent le plus souvent qu'à des à peu près, et c'est ce que nous allons démontrer :

Les géomètres commencent par poser comme axiomes des propositions qui ne sont en réalité que des postulats contestables ou de simples définitions conventionnelles. Au moins faudrait-il éviter les contradictions flagrantes.

Qu'est-ce, par exemple, qu'un point mathématique qui, par définition, n'aurait ni longueur, ni largeur, ni épaisseur? Ce n'est pas de la matière, puisque, généralement, on reconnaît à la matière les trois dimensions de l'étendue. Le point est-il un esprit? Non, mais une conception de l'esprit, et cette conception, j'avoue que je ne la conçois pas.

Comment, en mécanique, dans la définition du pendule idéal, ose-t-on parler d'un point matériel pesant? A-t-on jamais vu une conception matérielle? A-t-on pesé un kilo de conceptions? Dire « un point matériel », c'est dire : une chose immatérielle qui serait matérielle, un rien pesant, un rien savant, commode pour ceux, très nombreux, qui consentent à accepter ce qu'ils ne comprennent pas, un rien sur lequel on va bâtir tout un édifice.

En réalité, le point mathématique est un mot vide de sens, une entité métaphysique, toute verbale, dans laquelle on a la prétention de faire entrer deux idées qui s'excluent.

La théorie des *limites* est-elle plus acceptable? Quoi! Legendre nous dit : « Le cercle est la limite d'un polygone régulier dont le nombre des côtés croîtrait indéfiniment. La sphère est la limite d'un polyèdre dont le nombre des surfaces croîtrait indéfiniment. » — Autrement dit : Nous savons

qu'un polygone, malgré la multiplication indéfinie du nombre de ses côtés, n'arrivera jamais à être un cercle; nous savons qu'un polyèdre ne se confondra jamais avec une sphère, donc nous allons raisonner sur le cercle comme si c'était un polygone et sur la sphère comme si c'était un polyèdre.

Mon manuel de géométrie ajoute en effet : « Il résulte évidemment de ce qui vient d'être dit, que *toute* propriété qui aura lieu pour le périmètre ou la surface d'un polygone inscrit, quel que soit le nombre de ses côtés, s'appliquera à la longueur ou à la surface du cercle. »

Mais, direz-vous, l'erreur pourra être aussi petite que l'on voudra. — D'accord; cependant une erreur reste toujours une erreur. Me ferez-vous croire que le cercle aura *toutes* les propriétés du carré ou du triangle? O sciences exactes, ou plutôt sciences de l'à peu près, donnez-moi, je vous prie, la racine carrée de cinq.

Si les savants étaient logiques, ils devraient du moins être tous athées : Ils commencent en effet par nier l'existence de tout ce qui est absurde, puis ils veulent nous faire avaler un Infini de leur façon, un Infini où se rencontrent les lignes qui, par définition, ne se rencontrent jamais; un Infini qui égale deux, ou zéro, à votre choix, et autres balivernes! Ce pays-là me semble quelque peu chimérique; c'est le pays de la contradiction, de l'absurde et de l'impossible. Admettons, si vous y tenez, que ce soit bien là l'Infini; mais alors reprenons nos prémisses : ce qui est absurde n'existe pas.

La conception mathématique des limites est un *artifice de langage*, qui cache mal une incapacité de notre intelligence, celle d'arriver à une idée claire de l'Infini.

Autre contradiction : Lorsque Démocrite et Épicure ont proposé l'hypothèse des atomes, ils ont donné à la science un point d'appui très utile, et pourtant cette base est imaginaire, fictive et même inacceptable pour la raison : Un atome, si petit qu'on l'imagine, pourra toujours être divisé en deux, théoriquement du moins. Il est absurde de parler d'une grandeur insécable. L'artifice qu'on a inventé ne

résiste pas à l'examen. Et qu'on ne vienne pas nous parler d'une grandeur plus petite que toutes celles que nous pourrions imaginer. Toute grandeur peut être divisée. Nous n'avons pas à nous occuper de savoir si vous l'imaginez ou non.

Il n'y a pas d'atomes.

Il n'y a pas de point mathématique.

Il n'y a pas d'Infini, il n'y a que de l'indéfini.

Les grands X ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Notre crédulité fait toute leur puissance.

Point de respect pour les Superstitions, fussent-elles scientifiques ! Haïssons tout ce qui est faux, laid, mauvais et puissant !

1861.

Je respecte aujourd'hui la science et je suis devenu un partisan convaincu de l'hypothèse atomique. La science moderne lui doit la plupart de ses progrès. Mais la contradiction n'est peut-être ici qu'apparente. Théoriquement, s'il s'agit de matière inerte, il n'y a pas de particule insécable, mais si nous considérons une unité vivante, un homme par exemple, nous ne pouvons le couper en deux sans le détruire; ce ne serait plus un homme, mais un cadavre. De même les monades ou atomes de vie ne peuvent être divisées sans cesser d'être; leurs éléments descendraient du moins de plusieurs degrés dans cette échelle de la vie, où la mort totale peut être aussi considérée comme une limite jamais atteinte. Ce qu'on nomme matière inerte n'est pour nous qu'un état de la substance universelle, état dans lequel les échanges vitaux subsistent, mais s'opèrent avec une extrême lenteur.

Mais assez de métaphysique. Je renvoie à la fin de ce chapitre ceux que ces questions intéressent. Sous une forme plus polie, ce qui ne gâte rien, ils trouveront la même thèse exposée par quelques savants illustres.

3

Le moyen âge, avec ses superstitions grossières, sa terreur de l'enfer, sa barbarie, m'a toujours semblé bien plus loin de nous, plus différent, plus étranger à la culture moderne que la Rome antique au temps d'Auguste ou que l'Athènes de Périclès. Mes tendances romantiques, combattues par mes lectures, plus encore que par mes professeurs, se modifiaient insensiblement. J'étudiais les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, en compagnie de mon ami Nicole, qui les comprenait déjà beaucoup mieux que moi, et tous deux nous les admirions avec ferveur. C'est pour notre plaisir qu'en dehors des classes nous passions de longues heures délicieuses devant ces textes vénérables, qui ont conservé dans toute leur fraîcheur quelques-unes des fleurs les plus brillantes et les plus parfumées qu'ait jamais produites le génie humain.

Chez les jeunes gens, l'admiration ne va guère sans fanatisme. Mon ambition aurait été d'imiter le style des auteurs grecs. Mes compositions littéraires m'auraient semblé parfaites, si on avait pu les prendre pour des traductions. Cette tendance, que j'ai conservée longtemps en peinture, est une marque évidente de la faiblesse de mon tempérament.

Quand j'essayais de composer des tableaux, je sentais très vivement combien le rêve est supérieur à sa réalisation. Et ce qui est vrai pour un débutant l'est même pour des artistes de grand talent. Cette constatation est profondément décourageante.

Cependant je comprenais aussi que de rares chefs-

d'œuvre échappent à cette loi, grâce à un privilège exceptionnel, celui du génie. Seuls les grands maîtres expriment d'une façon complète la vision qu'ils ont eue d'avance de leur œuvre achevée et parfaite. Telles sont les idées que j'enveloppai dans une légende symbolique.

LE JUPITER DE PHIDIAS

Nous approchions d'Olympie, nous entretenant, Callisthènes et moi, des merveilles que nous venions y chercher. J'étais bien jeune encore et peu versé dans l'étude des beaux-arts, dont mon compagnon s'occupait depuis longues années avec passion. Comme je m'étonnais de son enthousiasme pour le Zeus de Phidias, je lui dis : L'idée que je me fais de la divinité est trop haute, pour que je puisse adorer quelques morceaux d'ivoire et d'or bien travaillés. Je ne puis comprendre le statuaire de la fable qui s'agenouilla, dit-on, devant l'ouvrage de ses mains.

Là-dessus Callisthènes me répondit d'un ton grave et presque irrité : Celui-là était un véritable artiste. Laisse le vulgaire se moquer de lui; l'enthousiasme et la foi méritent notre admiration. D'ailleurs, ajouta-t-il mystérieusement, sache que le divin Zeus lui-même habite réellement la statue du divin Phidias. Pour preuve certaine j'en ai le récit que les descendants du statuaire se transmettent fidèlement, et que l'un d'eux m'a rapporté :

Quand Phidias eut arrêté dans son esprit le projet de sa statue, il était un soir dans son atelier, méditant profondément en silence; soudain Zeus lui-même, le foudre en main, le front rayonnant d'éclairs, entra, debout sur un nuage sombre et, fronçant ses terribles sourcils, lui dit d'une voix tonnante :

— Oses-tu bien, Phidias, modeler l'image du grand Zeus? — Phidias se prosterna contre terre, puis après une courte prière, il dit : Maître, d'autres avant moi n'ont-ils pas eu cette audace? Tous n'ont fait, il est vrai, que des images indignes de toi. Je voudrais te représenter tel que tu m'apparais, ô Souverain, splendide et bon.

Zeus alors se radoucissant lui dit : Essaie donc, puisque tu le veux. — Et chaque matin Phidias, après avoir versé à terre une libation, invoquait le Maître tout puissant des hommes et des dieux; et chaque matin Zeus était assis à côté de la statue ébauchée, encore informe.

Chose merveilleuse, à mesure que l'œuvre avançait, la forme impalpable du dieu se rapprochait de la statue d'argile et commençait à la pénétrer. Ainsi, lorsque nous pressons un œil de côté, au lieu de voir un seul objet, nous en voyons deux images semblables, qui tendent à se rejoindre en une seule. — Mais chaque soir Zeus disparaissait comme une vaine fumée, et Phidias découragé restait seul en face de son œuvre, qui lui semblait froide et sans vie.

Cependant l'ouvrage approchait de sa fin. Phidias redouble d'ardeur; un pieux respect le saisit en face de l'auguste apparition, la sueur coule de son front brûlant, ses yeux se troublent, il travaille toujours; le soir approche, le jour s'obscurcit : « Ne t'en va pas, ô Zeus bien aimé ! Un instant encore et l'œuvre est achevée ! » Phidias recule. O prodige ! Cette fois c'est la statue qui a disparu; le dieu seul est resté, le dieu, dans sa grandeur majestueuse et sereine.

4

LA NUDITÉ

> « Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légereté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie. »
>
> La Bruyère

Comme tous les artistes, M. Lugardon savait que la nudité n'a rien d'indécent. Je suivais donc les leçons de mon maître, lorsque j'essayai de combattre un préjugé encore trop répandu et qui a causé la perte de bien des chefs-d'œuvre.

Je rappelais d'abord l'histoire de Noé qui, le prémier, cultiva la vigne : « *Et il fut enivré et se découvrit au milieu de sa tente. — Et Cham, père de Chanaan, ayant vu la nudité de son père, sortit, et le rapporta à ses deux frères. — Alors Sem et Japhet prirent un manteau qu'ils mirent sur leurs deux épaules ; et* marchant en arrière, *ils couvrirent la nudité de leur père ; et leurs visages étaient tournés en arrière, de sorte qu'ils ne virent point la nudité de leur père.* »

Dans cette légende, on voit naître ce sentiment de la pudeur, que les nègres ne connaissent guère, et que les Grecs ont résolument dédaigné. Sem et Japhet auraient pu jeter simplement un manteau sur la nudité de leur père, sans faire tant de façons et de simagrées. Les voilà bien effarouchés et scandalisés pour peu de chose ! La pruderie est souvent mauvais signe, c'est un stigmate d'impureté.

« La mode grecque, selon un vieux dicton, est de ne rien voiler. » Le mot gymnastique signifie que tout vêtement était rejeté dans les exercices de la palestre et dans les luttes des grands jeux publics, par exemple à Olympie et à Athènes.

Cet usage fut une des causes principales de la supériorité des Grecs dans les arts plastiques. Pour ce peuple d'artistes et de connaisseurs, comme pour nos grands statuaires et nos grands peintres, comme pour tous ceux qui ont quelque peu le sens de la forme et des belles proportions, la nudité n'est que la franchise physique ; elle montre, tel qu'il est, ce corps, dont le vêtement, regrettable nécessité de nos durs climats, reste trop souvent l'hypocrisie.

A Sparte, les filles, comme les garçons, le corps

nu (1) et frotté d'huile, étaient exercées de par la loi à la gymnastique. Elles apprenaient à courir, à sauter, à lutter, à lancer le disque et le javelot. Il y avait des épreuves publiques, dans lesquelles les garçons assistaient aux jeux des filles, et les filles à ceux des garçons. On assure que, dans ces occasions, les éloges ou le blâme exprimés par les filles étaient pour l'autre sexe un aiguillon puissant. « Cependant, dit Schoemann, nous ne voyons parmi les jeunes filles spartiates aucune trace de désordres qui, s'ils eussent été fréquents, n'auraient pas échappé à la malveillance des observateurs. »

A Athènes, après la victoire de Salamine, une fête imposante célébra cet événement, le plus grand peut-être de l'histoire du monde, car il marque le triomphe de la liberté sur le despotisme.

Le jeune Sophocle (2) avait été choisi pour diriger le chœur des éphèbes. Défilé inoubliable! On le vit s'avancer devant les trophées, tenant en main la grande lyre d'ivoire et d'or, noble et simple dans sa nudité héroïque, livrant au soleil la splendeur marmoréenne de son corps juvénile. Sa blonde chevelure aux boucles frisées illuminait d'une auréole d'or son visage inspiré. Sa démarche légère et rapide semblait à peine effleurer le sol. On crut voir Apollon lui-même, le dieu de la lumière et de la poésie.

Derrière lui s'avançait en bon ordre la vaillante cohorte des éphèbes nus, aux yeux brillants d'audace, aux cheveux noirs, à la peau brune, aux corps nerveux et fins, semblables à des bronzes superbes, devenus vivants.

Et les vierges aux blancs péplos semaient des roses sous leurs pas.

---

(1) Elles ne portaient qu'une ceinture extrêmement légère.

(2) Il faut considérer la description suivante comme le projet d'un tableau qui n'a pas été exécuté.

Alors, au milieu d'un silence religieux, s'éleva, merveilleusement pure, la voix du jeune coryphée, lançant au ciel la joie enthousiaste de l'hymne triomphal. Puis le chœur des éphèbes éclata, sonore, et la fraîcheur de ces voix d'enfants vibrait déjà de vaillance et d'énergie virile.

Un frisson sacré parcourut la foule. Tous les cœurs battaient à l'unisson. Joyeux de la patrie sauvée, les pères souriaient à l'avenir, les mères pleuraient de joie et d'orgueil, et la cité de Minerve, toute frémissante d'un espoir profond, saluait d'avance la splendide floraison de ce glorieux printemps.

Ce sont de pareils spectacles qui font surgir les Polygnote et les Phidias.

Le génie de Sophocle brille encore, et notre scène retentit des nobles accents du grand tragique. Et vous aussi, jeunes Athéniens, nous vous connaissons; ou du moins nous avons vu vos fils. Beaux et simples comme vous, ils vivent, éternellement jeunes, par la magie de l'art; ils défilent encore, dans leur nudité sereine, avec leurs chevaux pleins de feu, sur la frise de marbre du Parthénon.

L'absolue perfection des proportions et des formes constitue, il est vrai, pour la race grecque, une véritable idéalisation, qui écarte toute idée d'inconvenance. Mais comme tout cela est éloigné des préjugés modernes! (1)

5

LE COSTUME

Pour les peintres et les sculpteurs, qui admirent principalement la beauté du corps humain, le costume ne

(1) Dans *Dégénérescence bachique*, page 25, j'ai ajouté une critique du dénouement ridicule qui termine si mal le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre.

compte pas. Ils recherchent partout de beaux modèles nus. Ils déshabillent du regard les gens qui passent, préoccupés, non pas tant du visage, que de la chose vraiment essentielle, les proportions. On peut prendre quelques mesures même à travers les vêtements, et l'on devine aussi l'harmonie des systèmes osseux et musculaire, rien qu'à voir la souplesse, la grâce, l'eurythmie de tous les mouvements.

Pour le vulgaire au contraire,

le costume fait partie intégrante de l'individu: une jolie toilette, c'est la moitié d'une jolie femme. La paysanne ingénue qui, devenue nourrice à la ville, y retrouve son amoureux, sous le riche harnois d'un dragon, tombe en extase, hypnotisée par l'éclat de ce superbe animal fantastique. N'a-t-il pas une tête en cuivre, qui brille au soleil comme de l'or, avec une longue crinière rouge ; un torse d'acier reluisant, solide carapace d'où pendent des engins terribles, qui font un menaçant cliquetis de ferraille à chacun de ses pas ? — A coup sûr, cet être merveilleux, à l'éblouissant plumage, la ferait trembler d'effroi, s'il ne lui déclarait pas de sa plus douce voix son humble obéissance. Fière d'avoir subjugué ce redoutable agrégat de choses disparates, qu'elle unit dans une admirative synthèse, elle rougit de plaisir à l'espoir de porter un jour dans son sein toute une ribambelle de petits dragons reluisants.

Il y a d'ailleurs une part de vérité dans l'opinion commune sur l'importance du costume. Les philosophes nous l'apprennent, l'unique réalité que puisse atteindre la connaissance humaine est celle de rapports entre les phénomènes. Or, sous nos climats, il est si rare de rencontrer les gens *in naturalibus*, qu'un homme ou une femme nus peuvent être considérés presque comme des « choses en soi » inaccessibles à la connaissance. Vêtus, ils deviennent des phénomènes saisissables ; c'est ainsi qu'ils nous apparaissent tous les jours. Les rapports qui s'établissent entre une fleur rouge et une belle chevelure noire, entre un ruban bleu

pâle et des cheveux blonds ne sont pas choses indifférentes. Ces rapprochements, en exaltant l'éclat des tons, les nuancent d'un charme imprévu, soit par la vigueur des contrastes, soit par des « harmonies d'analogue ».

Les couleurs ont un symbolisme (1) et les tissus eux-mêmes en ont un. Il y a des mousselines aériennes, subtiles, éthérées, qui semblent faites pour les anges du ciel; il y a des velours somptueux, étalant une majesté souveraine, des satins frissonnants qui pétillent de lumière comme un trait d'esprit, des robes d'un drap tout uni, mat, solide et simple, qui ont l'air honnête, et dont la sobre gravité inspire le respect. — Lorsqu'il y a accord entre la toilette et la personne, le costume devient un interprète révélateur de l'âme et du caractère. Si les femmes comprenaient mieux cette vérité, elles se délieraient de la mode uniforme et bête, qui n'exprime rien d'individuel.

Voici encore quelques-unes des opinions que j'exprimais à cette époque sur de graves questions d'esthétique :

En art, les idéalistes sont ceux qui ont des idées; les réalistes, ceux qui n'en ont pas.

Ceux qui ne savent qu'imiter pourront faire de belles copies, mais ceux qui ont le don d'inventer, inventeront toujours en dépit de tous les systèmes. (2)

Cependant je protestais déjà contre les théories spiritualistes de Winckelmann sur le Beau Absolu. La

---

(1) « Une simple couleur, a dit Guyau, est déjà expressive. Ce n'est pas sans raison que les rhapsodes qui chantaient l'Iliade, s'habillaient de rouge en souvenir des batailles sanglantes décrites par le poète; au contraire, ceux qui déclamaient l'Odyssée portaient des tuniques bleues, couleur plus pacifique, symbole de la mer où erra si longtemps Ulysse. » *(Problèmes de l'Esthétique contemporaine*, page 70.)

(2) Renan a dit tout au contraire : « La vérité est supérieure à toutes les fictions. » Et c'est lui qui a raison.

peinture ne s'occupe que des apparences et ne saurait se passer du témoignage des sens.

Platon prétend que l'âme, quand elle examine les choses par elle-même, sans y appeler le corps, se porte vers ce qui est pur, éternel, immuable. Conclusion : Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous crever les yeux ; l'âme y verra beaucoup plus clair.

6

L'ART VAINQUEUR DU TEMPS

L'artiste, en fixant dans une œuvre ses impressions, ses émotions et ses pensées, ne les communique pas seulement aux contemporains, mais, son moi éphémère anéanti, il converse encore avec les générations futures. La lutte pour la vie consiste dans des efforts continuels pour échapper au temps qui détruit tout. La fin rapide des fleurs, de la jeunesse, de toute joie, de toute vie individuelle, nous attriste. Alors, nous supprimons par la pensée ce défaut odieux, l'absence de durée, et nous imaginons des idées abstraites que nous voudrions croire positives et réelles : la stabilité, l'unité, la perfection, l'infini, l'éternité. Tout ce qui dure excite notre admiration : Pyramides d'Égypte, monuments romains, vieillards centenaires, institutions, lois, traditions, religions, erreurs antiques, tout cela nous semble beau et vénérable. La mémoire du passé récent qui nous suit nous donne l'illusion d'un arrêt dans le flux du temps. Nous croyons nous accrocher au rivage ; nous respirons, nous détournons un instant les yeux de l'irrésistible nécessité qui charrie toutes choses et nous roule sans relâche de l'individualité à la désagrégation. Salutaire illusion. Le devoir est de vivre, de travailler pour soi-même et pour les autres ; il faut aimer, telle est la véritable loi morale. N'écoutez pas ceux qui vous disent : « Frère, il faut mourir. » Cette parole est impie. Rien n'est plus déprimant, plus antisocial, plus immoral que ce rappel

incessant d'une fin prochaine. Cette idée fixe détourne de l'action. Plus sages étaient les Grecs. Épicure disait avec une sérénité admirable: « La mort ne nous concerne point. Tant que nous sommes, elle n'est pas; quand elle est là, nous ne sommes plus. » C'est ainsi que pense tout esprit sain.

L'hérédité n'apporte à aucun homme cette préoccupation morbide de sa fin. L'enfant végète plutôt qu'il ne vit. S'il souffre déjà et s'il jouit un peu, du moins il n'a souci ni du passé ni de l'avenir. C'est seulement avec la puberté que naît en lui le sentiment délicieux des virtualités cachées que recèle son organisme. Elles lui semblent innombrables et inépuisables ces puissances en germe, dont bien peu cependant atteindront leur plein développement. Le jeune homme ne sait pas cela; de là son orgueil en partie justifié. Insoucieux des dangers, parce qu'il est fort et qu'il a pleine conscience de sa force, il s'avance fièrement dans la lumière et dans la joie; il entonne un chant triomphal, quand s'ouvrent devant lui les portes de l'avenir.

Ravissant spectacle! Au loin, à perte de vue, un sentier ensoleillé déroule ses capricieux méandres, au milieu des fleurs parfumées, sous les frais ombrages de grands lauriers toujours verts. Ce qu'il ignore, c'est qu'une loi inflexible lui défend de s'arrêter jamais. Sans repos, il devra continuer sa route, et le paysage va bientôt changer.

Au bout d'une région aride et désolée, s'ouvre un gouffre sombre, béant, devant lequel se dresse un spectre inexorable, toujours prêt à saisir sa proie.

Mais non! non! Nous ne voulons pas savoir tout cela. L'art a pour divine mission de nous le cacher. Oublions! oublions! Non, les plus douces joies de notre vie, nos admirations, ne durent pas qu'un seul instant; le temps n'a pas de prise sur elles. Les grands maîtres de l'art sont venus avec leurs chefs-d'œuvre; il faut les remercier, ces magiciens, il faut les aimer, les vénérer, les adorer; car en créant des images durables de l'éphémère beauté, ils ont su lui donner une jeunesse éternelle. Grand miracle! Dans le flux perpétuel des choses et des êtres, l'art demeure; il nous suit partout, il nous charme et nous console. C'est lui

seul qui, dans les plus dures épreuves, apporte à nos âmes inquiètes et endolories la joie pure, la sérénité, l'amour de la vie, l'oubli de la Mort.

7

J'allais partir pour Paris et entrer à l'École des Beaux-Arts. Il fallait quitter mes amis. Ce fut le terme de la période heureuse de ma vie, et j'en avais bien le pressentiment.

A l'heure du départ, j'écrivis à mes chers compagnons d'études cette lettre attristée :

Chers amis,

Voici le moment où je dois vous dire adieu et je ne le dis pas sans regrets. J'ai passé au milieu de vous de si douces heures, j'y ai trouvé tant de bonne amitié et de franchise cordiale, que la séparation me semble bien triste. Mais, si je pars, j'ai plaisir du moins à penser que vous êtes tous là, que vous aimez cette chère Société de Belles-Lettres, et que vous la ferez prospérer. Prenez-la bien au sérieux. Que peut-il y avoir de plus sérieux pour un jeune homme que les plaisirs de son intelligence et les satisfactions profondes que donnent l'estime et l'amitié.

Changeant toujours et toujours la même, Belles-Lettres continue de vivre, quand nous nous en allons. C'est un petit monde, où de jeunes générations remplacent celles qui ont disparu. Je dois quitter ces études que j'ai tant aimées, et me voilà lancé dans une vie nouvelle; mais, loin de notre Société, je ne l'oublierai pas. Les plaisirs que j'ai partagés avec vous sont de ceux, bien rares, qui ne laissent après eux aucune amertume.

Un jour peut-être quelques-uns d'entre vous viendront à Paris; frappez alors à ma porte, un ami vous y attendra.

ANNEXE AU CHAPITRE V

ADVERSUS MATHEMATICOS

Ce titre, emprunté à Sextus Empiricus, n'indique nullement une injustifiable hostilité contre les mathématiques, encore moins contre la science en général; c'est une critique de certaines formules vicieuses et des prétentions de certains savants à une exactitude et à une certitude absolues que la pensée humaine n'atteindra jamais.

> « Sous la paille des mots cherchons le grain des choses. »
>
> LEIBNIZ

Infini et indéfini. — « *Nous ne nous embarrasserons jamais dans les disputes de l'infini, d'autant plus qu'il serait ridicule que nous, qui sommes finis, entreprissions d'en déterminer quelque chose, et par ce moyen le supposer fini en tâchant de le comprendre... Pour nous, voyant des choses dans lesquelles nous ne remarquons point de limites, nous n'assurerons pas pour cela qu'elles soient infinies, mais nous les estimerons seulement indéfinies. Aussi pour ce que nous ne saurions imaginer une étendue si grande, que nous ne concevions en même temps*

qu'il y en peut avoir une plus grande, nous dirons que l'étendue des choses possibles est indéfinie. Et pour ce qu'on ne saurait diviser un corps en des parties si petites, que chacune de ces parties ne puisse être divisée en d'autres plus petites, nous penserons que la quantité peut être divisée en des parties dont le nombre est indéfini. »

DESCARTES. *Principes*, I, 26.

Perfection absolue. — « *Le mathématicien raisonne sur des points, des droites et des plans qui n'existent que dans sa pensée, sur des solides parfaits, sur des fluides parfaits; la perfection de ces solides et de ces fluides est impossible, contradictoire avec ce que nous savons de la matière... Le chimiste raisonne sur des corps purs; il n'y a pas de corps purs.* »

JULES TANNERY.

Nous ajouterons : Il n'y a pas d'Être parfait. La perfection n'est pas de ce monde-ci, je n'en connais point d'autre.

L'espace infini. — « *Qu'un homme aux bornes de l'Univers,* (c'est-à-dire à la fin de l'infini), *étende son bras; ce bras doit être dans l'espace pur; car il n'est pas dans le rien* — (rien et espace pur sont synonymes) : *et, si l'on répond qu'il est encore dans la matière, le monde en ce cas, est donc réellement infini* — (il faut dire indéfini); *le monde est donc Dieu en ce sens.* »

VOLTAIRE, *Philosophie de Newton.*

Le temps infini, l'éternité, l'intemporel. — M. P. Janet a fait d'intéressantes observations sur une singulière maladie nerveuse, qu'il appelle l'*allochirie* des représentations, et qui est caractérisée par un renversement de l'orientation. (1) Les malades croient être à l'envers, marcher à l'envers de la direction qu'il faut suivre, et qu'ils suivent en effet. C'est, à l'état pathologique, le phénomène qui se produit, lorsque, commodément assis dans un wagon en marche, nous croyons rester en place, tandis que les arbres, les maisons et tout le paysage passent devant nos yeux emportés par un mouvement bizarre, d'autant plus rapide que les objets sont plus rapprochés de nous.

C'est aussi une illusion d'optique qui a fait croire pendant de longs siècles au mouvement du soleil et des étoiles autour de la terre, et ces illusions ont donné naissance à des doctrines métaphysiques tout aussi erronées.

Nous sommes obligés de reconnaître que le temps n'a pas de limites, et cette négation du commencement et de la fin, nous l'exprimons par le mot Éternité. Mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il ne peut se passer de la notion du temps et que, lorsqu'il essaie de la supprimer par abstraction, il tombe bientôt dans l'absurde.

Dans l'étude d'un théorème mathématique, nous pouvons, il est vrai, faire un instant abstraction du temps et du lieu. Les vérités que nous démontrons seront valables demain comme aujourd'hui, en Asie

(1) *Journal de Psychologie.* V. 2. — Mars 1908.

comme en Europe; mais faire abstraction de l'espace, et du temps, ce n'est aucunement supprimer l'existence de ce que nous négligeons volontairement et par convention. La succession des événements existe, même en dehors de la représentation que nous nous formons de leurs rapports; aucune abstraction ne peut la détruire. La terre tourne, même pendant mon sommeil.

Et si le temps n'est « qu'une forme pure de ma sensibilité », ce qui est très contestable, encore faut-il convenir que l'esprit humain ne peut rien imaginer ni rien concevoir en dehors de cette forme, dans laquelle il est emprisonné.

Les sensations ou événements psychologiques nous apparaissent et nous apparaîtront toujours comme successives. — Erreur ! répondent des métaphysiciens malades, et voici le petit conte fantastique qu'ils ont inventé :

« Vous êtes, disent-ils, perpétuellement victimes d'une illusion d'optique mentale : les événements, que vous croyez successifs, sont écrits de toute éternité sur le livre du Destin. C'est nous qui passons devant eux, emportés par le mouvement de la vie. Temps, passé, avenir, chimères ! Tout cela n'existe que dans notre esprit. Il n'y a ni avant ni après. Les siècles sont là, immobiles. Dieu voit tout d'un seul coup d'œil. Pour lui, moteur immobile, il n'y a qu'un éternel présent. Si votre vue bornée n'aperçoit les choses que les unes après les autres, c'est que vous faites une promenade à travers la durée. Oubliez donc, si vous le pouvez,

Le Temps, cette image mobile
De l'immobile Éternité.

Prophètes et voyants, chiromanciens, spiritualistes, médiums, spirites et diseuses de bonne aventure voient d'avance les événements dits futurs, qui existent déjà. »

Tout cela n'est qu'une mauvaise plaisanterie; et il serait intéressant pour les aliénistes de suivre, à travers l'histoire de la philosophie, les formes diverses prises par cette maladie mentale chez les plus célèbres fatalistes.

L'intemporel ou négation de la durée, c'est la négation du mouvement, car tout changement de lieu implique succession.

L'Éternité est une idée négative, indistincte. Tout ce que nous connaissons clairement se meut; tout naît, vit, évolue, meurt ou se transforme. C'est seulement par abstraction et d'une manière toute relative que nous pouvons parler de repos, d'immobilité et de durée indéfinie.

Spinoza, dans ses heures de mysticisme, était très occupé de ce pseudo-concept. Il avait fini par y croire de la meilleure foi du monde, comme Platon croyait peut-être à l'existence réelle des Idées générales abstraites. Le « *sub specie aeternitatis* » devint le « tarte à la crème » de Spinoza ; comme cela ne signifie rien, cela répond à tout.

•

Le nombre infini. — « Le nombre, a dit Newton, est le symbole d'une grandeur, ou plutôt du rapport de deux grandeurs », (d'une grandeur quelconque à l'unité de grandeur de son espèce). Il ne peut donc pas y avoir de nombre infini, ou absolu. Ce qui n'exprime aucun rapport n'est pas un nombre.

Pascal disait du nombre infini : « Il est faux qu'il soit

pair, il est faux qu'il soit impair..., cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair : il est vrai que cela s'entend de tous les nombres finis. »

M. Cantor et M. Couturat s'empressent de saisir cette distinction : « Il ne faut pas attribuer au nombre infini les propriétés des nombres finis. » Mais un nombre qui n'aurait pas les propriétés des nombres, ne serait pas un nombre, à moins que nous ne changions la définition des mots. Il semble plus simple et plus vrai de reconnaître que les mots nombre et infini expriment des idées contradictoires. (1)

M. Couturat a vainement essayé de réfuter la belle démonstration donnée par Cauchy (2) qui lui-même l'attribue à Galilée :

Supposons donnée toute la suite des nombres entiers, nous pourrons former une autre suite exclusivement composée des carrés de la première. Ainsi, la seconde suite aura un nombre de termes égal au nombre des termes de la première. Or la première contient tous les nombres, tant carrés que non carrés; la seconde ne contient que les carrés. La première a donc un nombre de termes plus grand que la seconde, puisqu'elle contient tous les carrés et de plus tous les nombres non carrés. Mais, par hypothèse, ces nombres de termes sont égaux dans les deux séries infinies; il y aurait donc des nombres égaux dont l'un serait plus

(1) La notion de nombre n'est jamais complètement abstraite. On peut toujours la rattacher aisément à des images de choses concrètes, des grains de sable, par exemple. L'indéfini également reste toujours concret, tandis que l'infini est une abstraction pure, un rien. Entre l'un et l'autre il n'y a pas de transition possible.

(2) *Sept leçons de Physique générale* (3e leçon).

grand que l'autre. Cette conséquence absurde montre que nous ne devons pas considérer la série indéfinie des nombres comme actuellement donnée.

C'est cependant ce que font les mathématiciens, lorsqu'ils nous parlent d'un infini positif actuel et donné.

M. Couturat cherche à nous faire avaler ce qu'il nomme lui-même « un merveilleux *artifice* » :

On ne commet pas une erreur en considérant un cercle comme un polygone d'un nombre infini de côtés, mais au contraire quand on le considère comme un polygone d'un nombre fini de côtés, et l'on ne compense cette erreur qu'en supposant que ce nombre croît *indéfiniment* et devient *infini.*

Si l'on conçoit une grandeur continue comme composée d'un nombre fini d'éléments finis, la somme de ces éléments ne donnera jamais, si grand que soit leur nombre, qu'une valeur approchée, donc toujours inexacte. C'est pour corriger cette « supposition erronée » que l'on suppose les éléments infiniment petits et par suite leur nombre infiniment grand ; « passer à la limite c'est rétablir la continuité de la grandeur après l'avoir morcelée et détruite ». N'est-ce pas dire exactement le contraire de ce qu'on avait posé tout d'abord ? N'est-ce pas appliquer à la fiction de la continuité un raisonnement qui n'est valable que pour le discontinu ? S'il n'y a pas là contradiction, je ne sais plus ce qu'on entend par ce mot. Corriger une erreur en en faisant une seconde, singulière méthode !

Dans l'essai d'explication de M. Couturat, il faut distinguer deux parties. La première est un aveu : « La somme d'éléments finis, quel que soit leur nombre, ne

donnera jamais qu'une valeur approchée, donc toujours inexacte. »

La seconde partie du raisonnement consiste à prétendre, ce qui est inadmissible, qu'un nombre croissant indéfiniment deviendra infini; c'est dire que la négation deviendra affirmation, par quel miracle? Un nombre indéfini aura beau grandir indéfiniment, il restera toujours indéfini et ne deviendra jamais infini. On joue sur les deux sens du mot infini et l'on passe du premier sens au second, c'est de l'escamotage.

M. G. Milhaud (1) a fait aussi observer que « une multitude infinie ne forme pas un tout, ni par conséquent un nombre ».

Comment des savants qui ont la prétention d'avoir des idées claires et distinctes, qui cherchent un langage précis, peuvent-ils accepter des manières de parler qui impliquent une contradiction aussi flagrante? Comment ose-t-on dire que les locutions « à l'infini » et « à la limite » sont synonymes. L'une parle de la fin, l'autre de l'absence de fin. N'est-ce pas dire le bout ou la fin de l'Infini, la limite de l'illimité? Et n'est-il pas regrettable d'avoir recours à ces expressions absurdes pour justifier des artifices de calcul d'ailleurs précieux et féconds. Un esprit droit ne saurait accepter deux idées contradictoires, et ce serait le fausser que de l'habituer à s'y résigner. Les mathématiques perdraient en partie leur principale vertu éducative.

« Un esprit de rectitude et de rigueur, un esprit vraiment analytique tend à s'établir dans l'enseignement;

---

(1) *Certitude logique.*

encore un pas, et les professeurs qui rejettent la chimère de l'infini, *rejetteront aussi les notions inexactes sous lesquelles elle se déguise : les incommensurables mesurés, les limites numériques qui ne sont ni nombres ni fractions, en un mot le nombre continu. Les principes du calcul infinitésimal seront fixés dans les notions positives de l'indéfini, de l'indéterminé, de l'arbitraire. Alors seulement l'ancienne métaphysique aura cessé d'obscurcir la plus lumineuse des sciences, et l'étude des mathématiques sera la meilleure introduction à la vraie philosophie, c'est-à-dire la critique générale des connaissances.* »

RENOUVIER, *Premier essai.*

L'être infini. — Même pour raisonner sur les problèmes métaphysiques, nous devons toujours nous placer au point de vue humain, parce qu'il nous est impossible d'en sortir.

Tout être conscient débute par l'affirmation de sa propre existence. Le « Je suis » est la notion primordiale, elle précède la conscience de la pensée, opération déjà plus complexe. On l'a dit cent fois, mais il faut le redire, la formule de Descartes a le tort d'intervertir l'ordre logique des termes, et de donner à une intuition la forme et l'apparence d'une démonstration.

La notion du monde extérieur, du Non-moi, nous est donnée en même temps que celle du Moi, et avec la même certitude immédiate, qui n'a besoin d'aucune démonstration. Une troisième notion, celle de relation, accompagne toujours les deux premières. Le Non-moi ne peut pas être conçu sans le Moi dont il est la condition nécessaire. Bien que le monde puisse exister objec-

tivement sans moi, pour moi, subjectivement, il n'est qu'un ensemble de sensations qui cesserait d'être avec l'esprit qui en prend conscience.

Cependant les choses sont. Le monde extérieur n'est pas une illusion, une fantasmagorie. Nous connaissons très peu et très mal sa nature et ses attributs, mais nos sens nous mettent constamment en relation avec une réalité dont nous affirmons l'existence. Nos sensations sont des effets, et les effets ont des *causes*. Par exemple : le père et la mère sont les causes du fils. Génération n'est pas simple consécution.

Les êtres existent; mais l'Être n'existe pas. La prétendue notion d'être est une de ces idées générales abstraites dont Berkeley a si bien démontré l'inanité toute verbale. Le langage a été la source de toutes les erreurs métaphysiques qu'il a propagées en les enregistrant. Les mots, créés pour désigner des choses finies, ont été détournés de leur sens primitif, et ont donné une apparence de clarté à de pseudo-concepts inintelligibles. Les logiciens qui raisonnent sur ces concepts vides ressemblent à un mathématicien qui jonglerait avec des formules algébriques, sans jamais substituer au signe conventionnel la chose signifiée.

Nous devons nous défier beaucoup des expressions : l'Ensemble des êtres, le grand Tout, l'Univers, la Synthèse totale, etc...

Ces expressions vicieuses portent en elles des contradictions latentes qu'il faut dégager. La distinction cartésienne entre l'Infini et l'Indéfini peut seule nous mettre en garde contre certains sophismes de la métaphysique et de la logique formelle.

Le monde extérieur, le Non-moi, est indéfini, il n'a

pas de limites, mais il a des parties, il est indéfiniment divisible, et, quelques-unes de ses parties nous étant connues, nous avons le droit d'affirmer son existence : le Soleil, la Terre, les planètes existent. Les étoiles sont innombrables. Au delà des espaces que nos yeux peuvent percevoir, aidés des télescopes les plus perfectionnés, il est probable qu'il y a d'autres étoiles, d'autres mondes qui nous resteront toujours inconnus, et cela indéfiniment dans l'espace et dans le temps. Mais, lorsque nous parlons de l'Univers, lorsque nous croyons concevoir l'Ensemble des choses, nous nous trompons nous-mêmes, nous ajoutons à la notion claire, mais indistincte de l'indéfini, les notions claires et distinctes de fini, d'unité et de totalité, qui apportent des limites à l'illimité. Le grand Tout, l'Être Suprême, la Synthèse totale, sont des locutions inacceptables, parce qu'elles expriment des notions contradictoires. En effet, tous les métaphysiciens qui ont cru les comprendre, ont été amenés logiquement à nier le principe de contradiction, qui restera toujours la condition nécessaire de la pensée humaine.

L'Infini, si l'on donne à ce mot le sens négatif, sans limites, si on l'emploie dans le sens d'Indéfini, existe.

L'Infini, au sens positif, l'Infini des spiritualistes, n'existe pas; c'est le Néant, ou mieux la Négation. Nous pourrons continuer à dire que les parallèles se rencontrent à l'infini, mais cela signifiera qu'elles ne se rencontrent jamais. La négation exprimée par le préfixe *in* du mot infini, porte sur toute la proposition qui devient négative.

Nous ne pouvons ni imaginer ni concevoir un Infini

qui serait en dehors de l'espace et du temps, en dehors du monde réel, au-dessus de la notion de cause et du principe de contradiction ? Plotin l'a bien vu, si l'on affirme l'Infini, il faut logiquement lui retirer l'être, il se confond avec le Néant.

C'est aux mathématiciens que revient l'honneur d'avoir fait la démonstration la plus irréfutable contre l'existence de Dieu : Infini = Zéro. Le Dieu des spiritualistes n'existe pas. Mais cette démonstration ne vaut aucunement contre le Dieu des panthéistes. Dieu, assimilé à l'Univers, est seulement indéfini.

L'Infini mathématique est un mot commode pour donner une apparence de réalité à ce qui n'est qu'un artifice de langage.

L'Indéfini n'est ni unité ni totalité, il ne peut être conçu comme une personne. Il n'y a pas de grand Tout. Les mots Unité et Totalité répondent à des concepts finis, étroitement humains, ils conviennent aussi peu à l'Indéfini qu'à l'Infini dont ils sont les contradictoires.

On a essayé de distinguer l'Infini mathématique de l'Infini métaphysique ou théologique, mais ces deux pseudo-concepts sont frères. Il est bien difficile de conserver le second, lorsque l'on rejette le premier, après avoir démontré qu'il est contradictoire, c'est-à-dire absurde.

L'idole. — « *Il faut lutter contre les ombres que la philosophie a douées d'un corps, avant d'aborder au pays de la lumière et des réalités toutes nues. L'idole qu'on doit abattre offusque d'abord la vue ; son antiquité, sa divinité prétendue imposent aux plus hardis,*

et telle est la force du préjugé, que chacun s'attend à voir la nature entière s'abîmer, quand tombera le dieu. Les coups mêmes qu'on lui porte ont quelque chose de fantastique et rendent des sons étranges. Mais l'œuvre de démolition n'est pas plutôt accomplie, qu'un étonnement tout nouveau se produit : l'idole est connue pour ce qu'elle est, on touche le bois qui est vermoulu, et lorsqu'enfin elle tombe en poussière, il se trouve que rien n'a changé autour d'elle; chaque chose a conservé sa place et son nom; il ne s'est point fait de vide dans la réalité. »

RENOUVIER, *Premier essai.*

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes I

les Milliet 3

V. — jours heureux 5

1860-1862 7

I. — 1860-1862. — ALIX PAYEN 9

Mariage d'Alix. — Séjour à Paris. — Un cadre en filigrane. — « Gaëtana ». — « Le Fils de Giboyer ». — Voyage à Genève. — « Fol Amour », drame de Félix Milliet.

Annexe au chapitre I 41

II. — 1862. — TROIS MOIS A VERSAILLES 43

Culture intensive. — Lettres de Jules Nicole et de Marc Doret. — Baccalauréat. — Lettres de Fernand.

III. — EN AFRIQUE 61

IV. — 1861-1862. — RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE. — PREMIERS ESSAIS 71

Portraits. — Critique de Polyeucte par Jules Nicole. — M. Amiel. — Le doute cartésien. —

Port-Royal : Des diverses manières de mal raisonner. — Platon. — Maximes. — Déterminisme; l'Aveugle. — Pensées sociales.

Annexe au chapitre IV.......................... 93

V. — 1861-1862. — LA SCIENCE ET L'ART 103

Contradictions mathématiques. — Le Jupiter de Phidias. — La Nudité. — Le Costume. — L'Art vainqueur du temps. — Adieux à la Société de Belles-Lettres.

Annexe au chapitre V.......................... 123

Table de ce cahier 139

Les « Amis des cahiers ».......................... 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce sixième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 24 janvier 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5430

Les « Amis des cahiers ». — **Nous avons reçu de l'École Normale Supérieure la lettre suivante :**

Monsieur Charles Péguy,
Ancien Élève de l'École Normale Supérieure,
Directeur des Cahiers de la Quinzaine

École, mardi [20 décembre 1910]

Monsieur,

Nous avons lu *l'appel* qui termine votre dernier cahier. Il nous était malheureusement impossible d'adhérer à *la Société des amis des cahiers :* la plupart — la totalité — d'entre nous en eussent été empêchés par la question matérielle.

Nous nous sommes, du moins, cotisés de façon à prendre, par groupes, une certaine quantité d'abonnements : une douzaine, je crois.

Ce sera donc environ 220 francs que nous aurons le plaisir de vous apporter, après les vacances de janvier. Nous avons tenu, dès à présent, à vous dire que votre appel avait été entendu à l'École. Car c'est une maison qui a moins changé qu'on ne le pourrait croire.

Veuillez accepter, monsieur, l'expression de nos sentiments les plus dévoués,

Philippe Borrell.